VOLUME VII. Nnmero 34

LE COURRIER DE L'OUEST

JOURNAL HEBDOMADAIRE. EDMONTON, JEUDI, 2 MAI, 1912. FONDE EN 1905.

22 et 23 mai 1912--Convention provinciale des Canadiens de langue française d'Alberta

LA VOIE FERREE DE ST-PAUL EST COMMENCEE

LES TRAVAUX DE CONSTRUCTION SERONT POUSSES AVEC ACTIVITE JUSQU'A ACHEVEMENT COMPLET DE LA LIGNE.— TROIS CENTS HOMMES ET SIX CENTS CHEVAUX SONT MIS A L'OEUVRE POUR COMMENCER.

Mardi dernier les travaux de construction de la voie ferrée Edmonton-St-Paul des Métis ont été commencés à un point situé à environ 4 milles au nord d'Oliver.

Trois cents hommes et six cents chevaux ont été mis immédiatement à l'oeuvre et M. Malcolm McCrimmon, entrepreneur des travaux, a déclaré que son intention était d'engager autant de travailleurs qu'il s'en présentera au cours de l'été.

Les travaux de construction de cette voie ferrée seront poussés avec une très grande activité et ils ne cesseront qu'après achèvement complet.

Cette nouvelle sera accueillie avec faveur par les habitants de St-Paul et de la région; il leur est désormais possible de compter les jours qui les séparent du moment tant attendu où ils verront arriver le premier train sur la nouvelle ligne.

Un aussi prompt commencement des travaux est en grande partie dû à l'hon. P. Ed. Lessard, député du comté de Pakan, qui a travaillé avec acharnement pour que son comté bénéficiât du programme de construction de chemins de fer inauguré par le gouvernement provincial.

La voie ferrée Edmonton-St-Paul est l'une des plus urgentes de l'Ouest et nous croyons que les nombreux fermiers qui en profiteront largement dans quelques mois sauront reconnaître en temps utile l'excellence de l'oeuvre accomp'' par leur député grâce à ses efforts incessants.

LES COMITES LOCAUX DU PARLER FRANCAIS

UNE SECTION DU PARLER FRANCAIS A BROSSEAU, Alta.

Le 7 avril dernier avait lieu à Brosseau une assemblée générale des paroissiens pour l'établissement d'une section du Parler Français affiliée à l'Association provinciale d'Edmonton.

Après un patriotique discours de M. le Curé J. B. Leduc, qui définit le but de l'organisation locale on procéda aux élections qui donnèrent les résultats suivants.

Président d'honneur, Rév. J. B. Leduc;
Président, M. F. X. Boileau;
Vice-Prés., M. Ambroise Grey;
Secrétaire, M. A. Gallant;
Trésorier, M. Eug. Ouellette.
Directeurs: MM. L. N. DesPins, Ed. Brosseau, Louis Rioux, Jos. DesRosiers et Stanislas Aucoin.

A LAMOUREUX, Alta.

Election des membres du Comité Local.

Une réunion du Comité Local du Parler Français de Lamoureux a eu lieu dimanche dernier, le 21 avril sous la présidence de M. le Curé.

Les élections des membres du bureau ont donné les résultats suivants:

Président, M. H. Vézina;
Vice-Prés., Alp. Gaumont;
Secrétaire, Alph. Lamoureux;
Trésorier, M. C. Villeneuve;
Chapelain, Rév. M. Pilon, curé.

LE PARLER FRANCAIS A LEGAL.

Dimanche dernier, 26 avril, les paroissiens de langue française de St-Emile de Legal se sont réunis en une assemblée générale pour l'organisation d'une section locale de l'association du Parler Français d'Alberta.

L'assemblée était sous la présidence de M. Delphis Coulombe; M. Camille Bruyère agissait comme secrétaire provisoire.

Après quelques discours insistant sur la nécessité de prendre part au mouvement provincial en faveur du Parler Français, il a été procédé aux élections des membres du bureau.

Celles-ci ont donné les résultats suivants:

Président, M. J. B. Côté,
Vice-prés., M. N. Carrière,
Secrétaire, M. D. Bougie,
Trésorier, M. Walstein Mercier.
Directeurs, Ph. Lanoue, Simon Séguin, Ludger Montpetit, Tél. Beaupré et Théo. Gelot.

A une réunion subséquente les délégués devant représenter l'association locale à la Convention des 22 et 23 mai ont été choisis; ce sont MM. J. A. Normandeau, curé de la paroisse, J. B. Côté, Walstein Mercier, Simon Séguin, Jr., et Donat Bougie.

SECTION DU PARLER FRANCAIS A EDMONTON.

Paroisse de l'Immaculée Conception.

Les paroissiens de langue française de l'Immaculée Conception se sont réunis le dimanche, 28 avril, pour procéder à l'organisation d'un comité local du Parler français.

Les neuf directeurs suivants ont été choisis: MM. Morin, Gaucher, Baril, Kirouac, Tremblay, C. Lessard, C. Turgeon et F. Long.

A une réunion des directeurs les ofifciers suivants ont été choisis:

Président, C. Turgeon,
Vice-prés., R. Gaucher,
Secrétaire, A. Baril,
Trésorier, J. Tremblay.

Différentes questions ont été discutées par les directeurs, notamment: la situation des écoles paroissiales, les sociétés de secours mutuelles canadiennes-français, etc. L'assemblée a été ajournée à dimanche prochain.

LES BONS FRANCAIS.

A la liste des bons Français qui nous ont fait parvenir leur cotisation pour coopérer à la création d'une puissante flotte aérienne française nous devons ajouter quelques autres noms qui nous sont parvenus cette semaine.

Voici la liste complète des sommes reçues jusqu'à date:

Alex Michelet	$1.00
Ed. Sônet	$1.00
H. Saux	$1.00
Dr. Valery	$1.00
Une Française	.50
B. Blachère	$1.00
C. Lionel Gibbs	$1.00
Pierre Jenvrin	$1.00
G. Mauguière	$1.00
Mme Mauguière	$1.00

Nous recevrons encore pendant quelques jours les cotisations que l'on voudra bien nous faire parvenir.

Les bons Français qui ont généreusement souscrit pour l'achat d'aéroplanes destinés à renforcer la puissance aérienne de la France apprendront avec plaisir que la souscription nationale ouverte il y a quelques semaines atteint plusieurs millions.

Cette souscription a soulevé un enthousiasme indescriptible en France et les cotisations importantes ou modestes ont affluées au Comité Central avec un empressement qui suffit à affirmer que le patriotisme des Français est plus vivace que jamais. En fait il n'est pas un Français digne de ce nom qui se soit désintéressé de cet admirable élan patriotique.

Grâce aux sommes énormes recueillies, la force militaire aérienne de la France est désormais la plus puisante du monde et distance de loin les armées aériennes des puissances rivales.

LES CLOCHES DU CAMPANILE DE VENISE.

Venise, 30. — Spéciale. — Après une bénédiction solennelle, les cloches de campanile de Venise se sont fait entendre aujourd'hui pour la première fois depuis neuf ans.

Toutes les provinces de l'Italie et tous les pays d'Europe étaient représentés.

La *prière spéciale, composée* par Sa Sainteté, fut récitée lors de la bénédiction.

NOS PARCS NATIONAUX

M. Howard Douglas, commissaire des Parcs du Dominion, est parti mercredi pour le Parc Jasper où il va faire commencer les travaux d'amélioration annuels; environ soixante hommes seront mis à l'oeuvre immédiatement. Ces travaux comprendront la construction de ponts, de clôtures et l'ouverture de routes nouvelles.

Avant son départ M. Douglas a déclaré que les parcs nationaux de l'Ouest remplissent à merveille l'un de leurs principaux rôles: celui de protéger le gibier comme une destruction exagérée. Au parc Buffalo il y a des milliers de poules de prairie qui dès l'approche des chasseurs regagnent en hâte l'enceinte du parc; à l'intérieur de celui-ci perdrix et poules de prairie abondent d'une façon presque incroyable tandis qu'à l'extérieur immédiat des clôtures on n'en trouve qu'accidentellement. Il en est de même pour les canards sauvages. A Banff les chèvres de montagnes, à l'intérieur du parc, se laissent aisément approcher par les gardiens, tandis qu'elles se montrent des plus farouches à l'endroit des vi-

Le rapport adressé de Banff au gouvernement fédéral indique le séjour plus ou moins prolongé de 73,724 touristes durant l'année dernière. Le musée a été visité par 15,049 personnes et les grottes par 14,708. Parmi les touristes les pays suivants sont représentés: Indes, Afrique, Russie, Angleterre, France, Italie, Australie, Amérique du sud, Etats-Unis, etc.

ASSEMBLEE ANNUELLE DE L'ASSOCIATION ST-JEAN-BAPTISTE.

On nous prie d'annoncer que l'asemblée générale annuelle des membres de l'Asociation St-Jean-Baptiste aura lieu dimanche prochain, 5 mai, à trois heures de l'après-midi à la salle de l'Ecole Séparée, Troisième rue.

Cette assemblée est convoquée dans le but de procéder à l'élection des membres du bureau pour l'année 1912-13. Tous les membres de l'association sont instamment priés de se faire un devoir d'y assister.

TOUS LES RECORDS SONT BRISES.

Les progrès accomplis à Edmonton au cours du mois dernier sont tels que tous les records atteints jusqu'à ce jour dans les différentes branches de l'activité commerciale et financière, ont été brisés.

Les opérations de banque pour le mois d'avril 1912 sont en augmentation de 100 pour 100 sur le mois d'avril 1911 — $16,335,538.-30 contre $8,836,436.63 —. Les droits de douane ont triplé, ayant passé de $50,780.84 à $144,247.63.

Enfin les permis de construction délivrés pendant les derniers 30 jours se sont élevés au chiffre énorme de $1,800,000.

UN PLAN DE COLONISATION DU C. P. R.

Le Pacifique Canadien vient d'adopter un plan de colonisation de ses terres au Manitoba, en Saskatchewan et en Alberta qui certes présentera beaucoup d'attraits pour les fermiers américains qui vivent sur des fermes louées. Dans un grand nombre des Etats de la république américaine et particulièrement dans l'Iowa, l'Illinois et le Michigan il y a un grand nombre de fermiers qui vivent sur des fermes louées et payent un loyer annuel de $8 ou $10 l'acre.

Ces fermiers n'ont pas beaucoup de capitaux mais de nombreuses familles, un bon roulant et beaucoup d'expérience. L'émigration de cette population dans le Canada Ouest était quelque peu difficile car le premier paiement fait sur la terre, il ne restait pas suffisamment au cultivateur pour construire une maison et acheter les instruments nécessaires. Le Pacifique a conçu le plan suivant pour rendre possible cette émigration:

Les nouveaux fermiers devront être mariés, avoir une famille et exploiter une ferme louée. Ils devront posséder, libres de toutes obligations, suffisamment d'instruments, de chevaux, de vaches pour pouvoir occuper immédiatement leur ferme et commencer l'ouvrage. Ils devront avoir suffisamment de capital pour pouvoir faire le premier paiement — un dixième —sur la terre achetée et pourvoir durant une année au soutien de leur famille.

Ils devront se rendre eux-mêmes dans l'Ouest et y choisir leurs lots. A ceux qui rempliront ces conditions l'on se propose de faire un prêt de $2,000 pour dix ans avec intérêt à 6 pourcent et soumis aux conditions suivantes: Le prêt sera ajouté au prix de la terre et mentionné chaque année avec le matériel agricole et les intérêts. Le montant du prêt sera dépensé comme suit: Pour l'érection d'une maison selon le plan de celles érigées par la Compagnie sur les fermes modèles, d'une grange selon les plans de celles érigées par la compagnie sur les fermes modèles, le clôturage de la ferme, le posage d'une pompe et le creusage d'un puits, la culture et la moisson d'au moins cinquante acres de terre.

On propose que la construction des bâtisses soit faite par la compagnie qui construit actuellement celles érigées sur les fermes "ready made". Le fermier et sa famille seront dans ce cas employés autant que possible et seront rémunérés pour l'ouvrage fait. La compagnie se propose de dépenser un demi-million de piastres et d'amener deux cent-cinquante colons. Ce sera une expérience et l'on croit ainsi obtenir la vraie classe de fermiers nécessaires au Canada.

INSCRIVEZ VOTRE NOM AU LIVRE D'OR DE LA LANGUE FRANCAISE.

Un volume qui vaudra son pesant d'or sera publié après le Congrès de Québec, contenant le rapport complet de tous les discours et de tous les travaux. C'est un livre qui devrait se trouver dans toutes les familles de langue française du Dominion.

Votre nom y sera inscrit si vous devenez au moins "membre adhérent" du Congrès, en versant dès maintenant au Trésorier Général la modique somme de 50 cents.

En souscrivant la somme de $2 votre nom sera inscrit comme "membre titulaire" et vous recevrez gratuitement le volume du Congrès.

L'Association du Parler Français d'Alberta se charge elle-même de recueillir les souscriptions en faveur du Congrès de Québec pour les faire parvenir au Trésorier général du Congrès, M. l'abbé S. A. Lortie, à Québec.

Inscrivez votre nom au plus tôt au livre d'or de la langue française. L'Alberta se doit à elle-même d'y avoir une place honorable, dont nous n'ayons pas à rougir auprès de nos frères des autres provinces.

LES ELECTIONS PARTIELLES D'ALBERTA

Les élections partielles d'Alberta nécessitées par la nomination de ministres auraient lieu le 27 mai.

On annonce de source officieuse que deux députés seront très prochainement appelés à faire partie du cabinet provincial en qualité de Procureur-général et de ministre des Chemins de fer. Le portefeuille de Procureur-général sera confié à l'hon. C. W. Cross qui l'a détenu pendant plus de cinq ans dans le cabinet Rutherford.

Ces nominations auraient lieu samedi prochain et les élections des nouveaux ministres seraient fixées au 27 mai.

On annonce d'autre part, officiellement cette fois, que M. Woolf, député de Cardston, a donné sa démission. On croit que l'élection nécessité par cette démission aura lieu à la même époque.

LA RARETE DES MAISONS A LOUER A EDMONTON A INSPIRE LE DESSIN SUIVANT A UN DE NOS ARTISTES LOCAUX.

LE NOUVEL ARRIVE—Quel est le prix de location de cette maison?
LE CHARRETIER—Quelle maison?
LE NOUVEL ARRIVE—Celle que vous avez sur votre voiture.
LE CHARRETIER—Vous arrivez trop tard, ell, est louée depuis deux semaines.

LES EVENEMENTS A TRAVERS LE MONDE

POUR RELIER LE CONTINENT A L'ILE DE VANCOUVER.

Victoria, C. A., 30. — Il est plus que jamais question de relier l'île de Vancouver au continent par un pont gigantesque, jeté sur le détroit Seymour.

On estime que cette entreprise coûterait à peu près $25,000,-000. On dit même que le projet a été soumis au premier ministre de la Colombie qui en conférera à son retour d'Europe avec l'hon. R. L. Borden.

Une délégation des citoyens de cette province a été choisie à une assemblée hier soir, pour se rendre à Ottawa exposer le projet au gouvernement canadien.

Ce pont serait le plus long de l'univers entier.

CADAVRES SUR UNE BANQUISE.

New York, 20. — Le "Princesse Irene", de la compagnie "North German Lloyd", est arrivé, hier soir, à New York. Les officiers de navire ont dit que, mercredi dernier, ils avaient intercepté un marconigramme venant d'un vaisseau dont ils ignoraient le nom. Ce marconigramme disait qu'en passant à cinquante milles de l'endroit où a sombré le "Titanic" le vaisseau inconnu avait rencontré une banquise sur laquelle il y avait les cadavres d'une quinzaine d'hommes. Ces cadavres étaient groupés au pied de la banquise et portaient des ceintures de sauvetage.

Les officiers du "Princesse Irene" croient que ces hommes ont atteint la banquise en nageant, et que le froid les a tués. Le "Princesse Irene" n'a pas essayé de recueillir les cadavres.

ON TENTE DE DISSOUDRE "L'INTERNATIONAL HARVESTER."

St-Paul, 30. — A la suite d'une pétition basée sur la loi contre les trusts, aux Etats-Unis, la Compagnie International Harvester pour la fabrication et la vente des outils aratoires a été l'objet de poursuites de la part du gouvernement de Washington. La Compagnie est au capital de $140,000,000 et contrôle 90 pour cent du commerce des outils aratoires aux Etats-Unis. Le gouvernement tentera de dissoudre ce trust qui rend toute concurrence impossible et en profite pour exploiter les fermiers.

ECHOS DE LA CATASTROPHE DU TITANIC.

Le navire funèbre est de retour à Halifax après avoir recueilli 306 cadavres flottant sur les eaux.

Halifax, 30. — Le vapeur "Mackay-Bennett" est revenu aujourd'hui de son funèbre voyage pendant lequel il a recueilli les cadavres flottant sur les eaux des victimes de la catastrophe du Titanic. Le navire funèbre est entré lentement dans le port tandis que le glas sonnait à tous les clochers de la ville. Sur les 306 corps qui ont été *recueillis* au large, 116 ont dû être immergés.

La plupart des corps qui ont été ramenés à Halifax ont pu être identifiés; parmi eux se trouvent ceux de MM. Charles M. Hays, président du G.T.P., Isidore *Strauss et Colonel Astor.*

On a trouvé une somme de $2,-500 dans les vêtements du Col. Astor.

Les marins du "Mackay-Bennett" rapportent que les épaves et *les corps provenant* du Titanic sont disséminés sur une surface de plus de 30 milles carrés; en différentes occasions on en a compté plus de 50 en groupe Le corps du Col. Astor était entouré d'une ceinture de sauvetage et presque tout le buste sortait de l'eau lorsqu'il a été recueilli.

DES HOMESTEADS DE VALEUR.

Environ 35 personnes profitent de l'ouverture de homesteads de valeur situés auprès du Pas, Keewatin.

Dauphin, Man., 30. — Environ 35 à 40 personnes ont passé la nuit devant le bureau des Terres pour pouvoir faire enregistrer le plus tôt possible lundi matin certains homesteads ouverts par le gouvernement fédéral auprès de Le Pas. Des coups ont été échangés à différentes reprises entre les postulants et la nuit très froide de dimanche à lundi a terriblement mis à l'épreuve l'endurance des homesteaders.

Les terrains ainsi ouverts ont une grande valeur et parmi les personnes qui ont passé la nuit pour s'en assurer la possession, il y avait des étrangers venus de centaines de milles. Le premier homestead a été pris par M. J. A. Campbell, ancien député fédéral, et le deuxième par M. J. D. Bowman, avocat.

POUR DEFINIR LA FRONTIERE D'ALASKA.

Seattle, 30.— Une équipe internationale d'arpenteurs est partie aujourd'hui pour Skagway, Alaska, dans le but de terminer la délimitation de la frontière entre le Yukon et l'Alaska. Cette frontière est délimitée sur 600 milles de long par des poteaux de bronze espacés tous les quatre milles; il reste à délimiter 35 milles au nord et 80 milles au sud. Les arpenteurs qui délimiteront la frontière au sud devront le faire presque constamment sur des glaciers.

FIN TRAGIQUE DE DEUX BANDITS.

Paris, 29. — Bonnot et Dubois, les deux chefs de la bande tristement célèbre des bandits automobilistes ont été tués aujourd'hui par la police parisienne en présence de plus de 10,000 spectateurs.

La fin tragique des deux bandits qui depuis deux mois terrorisaient la grande banlieue parisienne a été apprise par tous avec un sentiment de soulagement. Serrés de près par la police les deux bandits incapables de fuir se réfugièrent dans un garage à Choisy-le-Roi et commencèrent à tirer sur leurs assaillants; M. Lépine résolut alors d'agir énergiquement. Il fit matelasser une voiture et à l'abri de celle-ci un policier alla placer des cartouches de dynamite le long du garage. Une explosion formidable se produisit et le garage s'écroula ensevelissant sous ses ruines les deux bandits. L'un d'eux, Dubois, fut tué sur le coup; Bonnot, grièvement blessé, mourut pendant qu'on le transportait à l'hôpital.

HUIT NAVIRES CHARGES D'IMMIGRANTS SONT EN ROUTE VERS LE CANADA.

Winnipeg, 30. — On annonce aujourd'hui aux bureaux du C.P.R. que *huit navires chargés d'immigrants* arriveront au Canada avant jeudi soir. Chacun de ces navires a plus de 1,000 immigrants à bord.

VEDRINES EST GRIEVEMENT BLESSE.

Le célèbre aviateur français est victime d'un grave accident en essayant de voler de Bruxelles à Madrid en 24 heures.

Paris, 30. — Jules Védrines, l'aviateur le plus célèbre de France a été grièvement blessé ce matin, à St-Denis, près de Paris, alors qu'il tentait d'effectuer un vol en monoplan de Bruxelles à Madrid. Vedrines voulait établir un nouveau record en couvrant ce trajet en 24 heures.

Vérines était parti de Paris jeudi dernier à destination de Bruxelles, une panne de son moteur le força à attérir à Douai. Après quelques heures d'arrêt il put repartir de nouveau et plus tard on le signala au-dessus de St-Denis.

Le monoplan descendit avec une de six à huit cents pieds. On de de six à huit cents pieds. On le trouva peu après agonissant sur la voie ferrée. On croit que son monoplan a été frappé dans sa descente par un train ou qu'il a heurté des fils télégraphiques le long de la ligne.

L'aviateur a le crâne fracturé et il a été transporté en hâte à Paris pour y subir l'opération du trépan. On entretient peu d'espoir qu'il survivra à ses blessures.

LE JUGE RIDDLE FAIT UN ELOGE DU PARLER FRANCAIS.

"La langue française, dit-il, ne prête à aucune confusion, tandis que l'anglais est un parler pauvre et banal."

Ottawa, 30. — Au cours d'un procès à la haute cours, hier, le juge Riddle a fait un bel éloge de la langue française. Il a dit entre autres choses: "La langue française est une des plus pures, les plus expressives et les plus parfaites. Chaque mot a une signification qui lui est propre et qui exprime parfaitement l'idée qu'il comporte. Dans la langue française, il n'y a pas de confusion, non plus d'équivoque. Il n'en est pas de même de la langue anglaise, qui ne convient à proprement parler qu'au langage des affaires. La langue anglaise est probablement celle des langues parlées aujourd'hui la plus pauvres et la plus banal."

Le Courrier de l'Ouest

49 Avenue Howard. Tel. 1675
EDMONTON ALTA.
OURNAL HEBDOMADAIRE

Taux pour le Commerce

Nous enverrons une carte de nos taux pour les annonces Commerciales a ceux qui en feront la demande.

FEUILLETON DU "COURRIER DE L'OUEST"

Mademoiselle Millions 15

avait lancé à M. Bréchard une dépêche lui disant: "Venez demain, par premier train, chercher votre fille, urgence, serai gare."

Et ayant calculé que M. Bréchard pouvait, ayant reçu la dépêche le soir même ou de grand matin, prendre le rapide, il était allé à la gare au moment de son passage, décidé, s'il n'y trouvait pas le père d'Élise, à l'attendre tant qu'il le faudrait. Mais son espoir fut pas déçu et, à onze heures, il vit M. Bréchard, fort ému, descendre de wagon.

—Qu'y a-t-il? dit l'excellent homme, apercevant Germain.

Celui-ci, tout en regardant l'usine, le mit au courant, et le père fut bientôt plus indigné encore que le fiancé.

Pendant qu'ils se dirigeaient vers la demeure de M. Rambert, une autre scène s'y passait: le baron venait de trouver parmi son courrier une lettre de Germain qui, en termes respectueux, lui donnait, et cette fois irrévocablement, sa démission. Il ajoutait:

"Je garderai le regret, monsieur, de l'avoir reprise, cette démission, il y a quelques jours, pour vous la rendre aujourd'hui, car un peu plus de fermeté de ma part eût épargné à une personne qui m'est infiniment chère de douloureux moments. J'ai peut-être eu tort de ne point vous confier, malgré les sérieuses raisons de ma famille qui m'obligeaient au silence, mes fiançailles avec mademoiselle Bréchard. Mademoiselle Rambert les a sues, j'ignore comment, et a pris un cruel et inexplicable plaisir à appeler ma fiancée auprès d'elle pour la tourner en dérision, la ridiculiser et l'insulter aussi gravement qu'il est possible de le faire, mondainement parlant... La soirée d'hier ayant mis le comble à cet état de choses, je n'ai pu le supporter plus longtemps et, sans l'intervention obligeante de mademoiselle de Sainte Perelle, qui a bien voulu se charger d'elle, j'eusse emmené immédiatement mademoiselle Bréchard que son père, sur une dépêche que je lui ai lancée hier soir, doit venir rechercher ce matin. Ceci vous expliquera la décision irrévocable que j'ai prise, quoiqu'à regret, de me séparer de vous, ne pouvant plus avoir rien de commun avec la famille de celle qui, en la personne de ma fiancée, m'a ainsi outragé.

"Agréez, monsieur, l'expression de ma haute et respectueuse considération."

A cette lecture, M. Rambert sursauta.

—Voilà qui est fort, par exemple!

Et appuyant sur un bouton électrique:

—M. de Penmarc'h, demanda-t-il au domestique.

Aymeric ne se fit point attendre.

—Lis, lui dit le baron, lui tendant la lettre.

Et quand il eut fini:

—Qu'est-ce que tu sais de cela? lui demanda-t-il avec autorité.

—Rien, répondit Aymeric.

—Rien? fit le baron, incrédule et insistant avec un ton impérieux.

—C'est-à-dire, rien d'hier, puisque je n'y étais pas, mais j'ai vraiment remarqué, que depuis qu'elle est ici, Luce taquinait mademoiselle Bréchard.

—Méchamment?

—Euh... perfidement. Du reste, cela a eu lieu souvent devant vous.

—Je n'y ai point fait attention, je prenais cela pour d'innocents enfantillages...

Et toujours bref quand il était préoccupé, M. Rambert ajouta:

—Va me chercher Germain.

Aymeric revint très vite.

—Il est sorti depuis le matin.

—Va au château dire à Luce que je l'attends ici, et prie mademoiselle de Sainte-Perelle de l'accompagner.

Encore une fois, Aymeric ne tarda pas à reparaître.

—Luce est couchée ayant la migraine, dit-il, mademoiselle de Sainte-Perelle est mademoiselle Bréchard dans sa chambre et n'est point encore descendue.

—J'y vais, fit le baron.

Et de son pas rapide, il gagna le château.

Là, il fit prier sa belle-soeur de venir au salon, tout de suite, et seule.

Mademoiselle de Sainte-Perelle obéit.

—Eh bien! dit M. Rambert à son entrée sans même la saluer, qu'y a-t-il et qu'est-ce que Luce a fait hier?

—Rien de bien, répondit tristement mademoiselle Philomène, une de ces inconséquences qui feraient douter de sa raison autant que de son coeur.

Et, loyalement, elle raconta tout l'atténuant plutôt, mais n'omettant rien.

—C'est indigne, fit le baron à son tour; dans ma raison, traiter ainsi cette jeune fille, mon hôte... et vous dites que cela durait, se préparait depuis longtemps?

Mademoiselle de Sainte-Perelle répondit affirmativement, donnant des preuves et des détails à l'appui de son dire.

—Et vous n'avez pu empêcher cela? fit le baron.

—Hélas! répliqua mademoiselle Philomène, j'ai bien essayé, mais vous la connaissez!...

—Trop! seulement pourquoi ne pas m'avoir averti?

—Je n'osais; vous êtes si souvent mécontent d'elle et puis, vraiment, je ne pensais pas qu'elle pousserait les choses à ce point Seule, elle ne l'eût point fait, mais excitée par l'approbation servile, la flatterie intéressée de tout ce monde qui l'entourait, elle a été trop loin.

—Enfin, à quel mobile a-t-elle obéi?

A cette question mademoiselle Philomène se tut, ne se croyant pas le droit de trahir le secret de sa nièce.

—Quoiqu'il en soit, reprit M. Rambert, elle mérite une sévère punition et je m'en charge; ce n'est pas une fille, cette enfant-là, c'est un diable!

—Non, dit mademoiselle Philomène, c'est une jeune fille qui n'a pas été élevée au sens strict du mot, pas dressée à la vie et qui obéit à toutes ses impulsions avant de les raisonner.

Sans répondre, M. Rambert se dirigea vers la chambre de Luce. La porte était fermée en dedans; il frappa, personne ne répondit.

—Ouvre, dit le baron, violent, ou j'enfonce la porte.

—Je suis couchée, bien souffrante, dit Luce d'une voix dolente; je supplie qu'on me laisse tranquille.

—C'est-à-dire que tu as peur, répliqua le baron, et tu as raison.

Ce mot décida Luce et, en chemise de nuit, pieds nus, elle vint tirer les verrous et vite se recoucha, la tête contre le mur.

—C'est vous, mon père, murmura-t-elle; je suis bien malade, vous le voyez, incapable de causer...

—Tu es toujours capable d'entendre, réparti son père. Assez de comédie comme cela! Ta conduite, ton indigne conduite d'hier m'est connue.

Luce, alors, bondit sur son séant, oubliant sa migraine.

—Mon indigne conduite? fit-elle en colère, voilà un mot qui n'est pas juste. Qu'y a-t-il, en somme? quelques plaisanteries, bien innocentes, prises de travers par des gens inférieurs qui n'ayant pas l'habitude du monde, n'en savent pas comprendre les badinages!... Mon indigne conduite! La conduite qui a été indigne est celle de votre employé Danglefer, m'insultant, moi, la fille de son maître, devant mes invités. Cela, je ne lui pardonnerai jamais et j'espère que vous avez assez de souci de ma réputation et de ma dignité pour m'accorder le renvoi immédiat de l'homme qui m'a manqué d'egards et de respect.

—Je n'aurai pas cette peine, fit M. Rambert ironique, car lui-même me quitte, à mon grand regret, me rendant responsable des folies de ma fille. Et tu comprends combien je te sais gré de cette responsabilité-là!...

Luce, toujours bravaches, tenait la tête haute.

—Il s'est fait justice, ce manant! dit-elle dédaigneuse.

—Tais-toi! fit son père avec autorité! léve-toi et, à l'heure du déjeuner, tu feras des excuses à mademoiselle Bréchard.

—Bon! dit Luce, mauvaise: c'est une habitude, alors!

—C'est toi qui la crée. De plus, je t'averti, que pas une des personnes qui ont applaudi à tes folies ne repassera le seuil de ma demeure. Toi-même, tu ne sortiras plus, tu ne recevras plus, tu ne verras plus personne: C'est à cette seule condition que je consentirai peut-être à te garder encore près de moi.

—Vous ne me demandez pas si je l'accepte, cette condition? fit Luce.

—Insolente! reprit son père; tu me paieras cela, sois tranquille!

Et, furieux, il quitta la chambre pour retourner à l'usine.

Il y reprit son travail, mais il était fiévreux, agité, tressaillant à chaque bruit de pas et demandant sans cesse à Aymeric, qui écrivait près de lui:

—Est-ce Danglefer?

A midi moins un quart, alors qu'au signal d'une cloche, il remettait tout en ordre pour aller déjeuner, on frappa à la porte.

—Entrez! dit-il impatient et se retournant, car c'était le coup de Germain.

Il le vit s'avancer, précédant M. Bréchard, et reconnaissant ce dernier, se précipita à sa rencontre, les bras en avant dans un mouvement d'accueil,

—Ah! mon cher ami!

Mais l'air triste, le maintien défensif de M. Bréchard firent retomber, sa main tendue, et il ne sut plus que dire.

M. Bréchard prit l'initiative de rompre le silence.

—Monsieur, dit-il, c'est une double et pénible nécessité qui m'amène: je viens reprendre ma fille et vous apporter ma démission.

—Bréchard, que dites-vous là?

—La vérité, monsieur; je vous avais, sur votre prière, confié mon enfant, je ne savais pas que c'était pour servir de jouet à la vôtre. Je la croyais en sûreté sous votre toit et elle y a été bafouée; ridiculisée, outragée de mille manières. Elle a été le plastron de mademoiselle votre fille, la risée de tous ses amis. Je ne m'attendais pas à cela, monsieur Rambert!

—Mais, mon cher ami, vous exagérez, il n'y a là que des enfantillages.

—A vos yeux peut-être, monsieur, pas aux miens.

—Si, Bréchard, si, nous nous expliquerons. Il n'y a eu certainement que des légèretés commises, et vous ne devez pas m'en rendre responsable.

—Vous l'êtes, monsieur, de n'avoir pas suffisamment surveillé mademoiselle votre fille, de n'avoir pas fait attention à ce qui se passait chez vous. J'ai peut-être eu, moi, le tort de ne pas vous confier les fiançailles d'Elise avec M. Danglefer?... Nous désirons les tenir secrètes, comme elles ne sont que provisoires, jusqu'au retour de son oncle Pierre pour qu'il les ratifie. Le motif excuse l'omission, je crois? Du reste, telle n'est pas la cause de tout ceci, car mademoiselle Rambert a dit hier à Danglefer qu'elle savait nos projets... Cela ne l'a pas retenue; il lui a semblé piquant, sans doute, de tourner en dérison, non seulement la fille du plus ancien employé de son père, mais encore la fiancée de son ingénieur. Elle était libre, mais nous le sommes à notre tour, mon futur gendre et moi, de quitter une maison où l'on fait si peu de cas de nous et de notre dignité.

—Il n'en est pas ainsi, fit M. Rambert, excessivement contrarié; vous savez en quelle estime je vous tiens tous deux, et ce n'est pas parce que ma fille fait des sottises, qui ont échappé à ma surveillance, que nous devons nous séparer.

—Si, monsieur, fit, très ferme, M. Bréchard.

—Non, Bréchard, non, voyons, entendez raison. J'ai déjà grondé Luce; tout à l'heure, elle fera des excuses à votre fille.

—Elle n'aura pas cette peine, monsieur, je vais emmener Elise dans une demi-heure.

—Non, Bréchard, non, vous déjeunerez avec moi.

—Impossible.

—Je suis sûr que votre charmante fille sera plus indulgente que vous. Nous allons la voir..

—Je l'ai déjà vue, monsieur; nous étions d'abord allés au château où elle a confirmé le récit que Germain m'avait fait de la soirée d'hier et des jours qui ont précédé. Je lui ai dit de se préparer, nous reprendrons le train de deux heures. Il ne me reste donc qu'à remettre en vos mains tous les pouvoirs que vous aviez bien voulu me confier, à vous remercier de toutes les bontés que, depuis vingt-cinq ans, vous avez eues pour moi et... ajouta l'honnête homme que l'émotion étranglait, à prendre congé de vous.

—Non, fit M. Rambert, ému lui aussi, je n'accepte pas cette solution. Vous un ami, un coopérateur de longue date, me quitter pour cette vétille!... Je ne vous laisserai pas partir, vous causerez de tout ceci avec madame et mademoiselle Bréchard, et vous reviendrez sur votre décision subite.

—Jamais, monsieur, elle m'a coûté à prendre, mais elle est irrévocable.

—Bréchard, après nos bons, nos intimes rapport, et pour une querelle de fillettes!

—Monsieur, dit Bréchadr, pour moi seul, et afin de ne pas vous quitter, j'eusse supporté beaucoup plus. Je suis un serviteur dévoué, je suis un ami fidèle, mais par-dessus tout cela, je suis père, monsieur!..

—Moi aussi, Bréchard, je suis père, un père bien malheureux, et vous m'abandonnez!

—Pardonnez-moi, monsieur, mais je ne saurais plus vous donner mon temps, mes peines, mon travail et ma vie à une affaire destinée à augmenter un jour le bien-être, la fortune de celle qui a été si mauvaise pour mon enfant.

A ce mot, M. Rambert se sentit vaincu.

—Et vous, M. Danglefer, dit-il, se retournant vers l'ingénieur, ne puis-je espérer vous ramener dans la voie du pardon et d'oubli des offenses en laquelle Bréchard vous suivrait, comme il vous a suivi en celle-ci.

—Non, monsieur, dit simplement Danglefer, ferme comme un roc.

M. Rambert fit un geste découragé, M. Bréchard, puis Germain le saluèrent.

—Je vous accompagne jusqu'au château, di-il, car, malgré tout, ma fille doit des excuses à votre fille et lui en fera.

Et, chemin faisant, ils parlèrent froidement, en gens d'affaires, des formalités qu'entraînerait la retraite de MM. Bréchard et Danglefer, remise des pouvoirs, des comptes, etc.

Ils entrèrent au salon où Elise, son chapeau sur la tête, très troublée, les attendait en compagnie de mademoiselle de Sainte-Perelle.

A suivre.

Coin Feminin

CHRONIQUE

Pour celles de nos amies qui ne lisent pas les Lettres de la chère cousine Yvonne, des Annales, je découpe dans l'un de ses derniers écrits, la profession de foi vibrante que, chacune, nous devrions faire notre:

"J'ai trouvé pour mon compte un bout de précepte qui n'a l'air de rien et qui suffit, cependant, à vous faire une âme sereine. Il tient tout entier dans un verbe de deux petites syllabes: "Durer", et il rend invincible. Oui, durer..., c'est-à-dire opposer à la méchante fortune, à l'épreuve passagère, à la maladie, au chagrin, la belle résistance du temps, ... penser: j'userai la calomnie, je fatiguerai l'envie, je découragerai la jalousie, parce que je durerai plus que la peine, plus que le plaisir... Je ne regarderai pas la minute présente, qui peut être brève, douloureuse, émouvante ou charmante, mais toujours plus loin, là-bas, vers le soleil qui se *lève au bout de la route et chauffe* qui sait l'atteindre.

J'ai toujours remarqué que les *vaincus* de la vie sont ceux qui ne "durent pas". Ne sachant pas dominer les *évènements*, ils sont fatalement dominés par eux. "Durer", si vous repassez en votre mémoire les grands faits de l'histoire, "durer", c'est le secret du génie, du talent, c'est le triomphe de l'amour, c'est la raison des amitiés profondes, c'est la consécration du succès; "durer", c'est l'anoblissement du travail et toute la poésie des fragilités de ce monde.

Les hommes qui durent et qui veulent durer sont pareils à ces *phares construits en pleine mer.* D'abord, les vagues rongent l'édifice et, insinuantes, traîtresses, semblent dire: J'aurai raison de toi, je te saperai, je te ferai trembler sur tes bases...

Et puis, peu à peu, les pierres *s'élèvent, dominent les flots*, surmontent la tourmente et se dressent fièrement au-dessus des vagues *impuissantes*, qui se brisent à ses pieds. Durer!... Est-ce un système? Cousine, je ne le suppose pas... C'est tout au plus un moyen, tout simple, de prendre la vie *philosophiquement*, ou... courageusement, —ce qui est *exactement la même chose*."

En vérité, mes amies, alors même que nous serions "la *dame*" pour laquelle les conceptions métaphysiques sont lettre close, nous ne pouvons nous désintéresser de la formule, toute simple, *merveilleuse* synthèse du rêve qui hante l'humanité: le bonheur. Durons! Que notre volonté tendue retrouve à chaque nouvelle épreuve *un surcroît de force* pour nous porter, toujours, *vers* le but: durer!

Sachons "durer" et désirer fortement l'avenir que nous rêvons; les victorieux sont ceux qui savent vouloir et qui songent sans trêve à l'obligation de "durer"...

MAGALI.

PETIT COURRIER

Noella. — Votre lettre m'a fait plaisir, parce qu'elle me prouve l'intérêt que vous voulez bien porter *à mes humbles écrits* — elle m'étonne aussi, votre lettre, parce que je ne croyais pas avoir mérité ce reproche. Depuis sept ans, dans ce coin *modeste*, je m'efforce de remplir mon devoir de bonne française, j'y mets tout mon coeur toute ma foi patriotique — je regrette de ne *pouvoir y mettre* plus de talents — et je crois sincèrement que personne ne peut *douter de mon* dévouement à notre nationalité et aux problèmes passionnants qu'elle suscite.

Sans doute, n'avez vous pas voulu me blesser par votre remarque et je serais au désespoir si l'amertume, que je ne mets pas dans ma réponse, vous chagrinait.

Certainement, j'ai de très aimables correspondantes dans votre région. Sans rancune et au *revoir?*

..Annie Lou. — Gentille petite amie! Venir de Québec, pour me dire de si gentilles choses! Vous savez, j'ai le caractère trop bien fait et trop gai, pour m'affliger d'une boutade aussi peu spirituelle. Vous me laissez supposer que vous connaissez cet éminent personnage; alors, dites-lui que votre amie peut encore signer son pseudonyme pendant quelques années, sans craindre le ridicule. A vous, toute seule, je livrerai: qu'elle ne porte pas de moustache — quelle horreur! Merci pour l'amitié si délicate et à bientôt.

Indécise. — Je vous ai déjà répondu qu'une exposition franche de vos sentiments, de votre appréhension, était autant loyale que nécessaire. N'attendez pas que votre mari ait liquidé sa présente situation avant de lui confier vos répugnances pour l'état de fermière. Je ne comprends pas très bien, mais je vous sens malade, incapable de réagir, et c'est pourquoi je vous engage vivement à éclaircir la situation. Certainement, il y a là une question de dévouement, une preuve d'amour, qu'il serait très beau de résoudre et c'est, sans doute, votre état de santé qui vous fait reculer. Soignez-vous sérieusement, avec la volonté de guérir, et la vie vous reviendra douce.

N'oubliez pas que je suis attentive à vos confiances et que j'aurai toute une joie à vous aider dans ces moments d'inconfiance en vous.

Frida. — Une petite malice, si petite que vous n'osez pas gronder! Puis, vous savez bien, toutes deux, qui est la petite galicienne! Laissez vous soigner, gâter et ne songez qu'aux souvenirs bons.

MAGALI.

L'ESPRIT D'INITIATIVE.

Comment San Diego le manifeste en organisant une exposition pour 1915.

Il y aura à San Diego, Californie, en 1915, une exposition internationale différente de celle de San Francisco. Quand on a songé à l'entreprise en septembre 1909, on a pensé que le parachèvement des travaux de construction du Canal Panama en 1915 serait une excellente occasion pour commémorer le commencement de la civilisation en Californie et sur la côte du Pacifique, et on a décidé que cette entreprise serait conforme au caractère unique de cette civilisation et des progrès des événements qui se sont succédés depuis le *premier* établissement de cette région de l'Ouest et du Sud-Ouest. Un des principaux attraits de *cette* exposition sera son architecture de Mission. Il n'y a au monde aucune architecture semblable à celle qu'ont adopté les pères des misions hispano-américaines pour leurs *édifices*.

Le plan de l'exposition Panama-Californie est tout-à-fait *différent de celui qu'on adopte ordinairement* pour des entreprises de ce genre. On se propose de faire connaître la région qui sera appelée à se développer par suite de la construction du canal et surtout du trafic qui s'ensuivra; de faire connaître *cette* route vers l'Orient. Ce plan comprendra la réunion et la classification des tribus aborigènes de l'Amérique, avec leurs us et *costumes, leurs* industries, etc. On fera aussi connaître l'archéologie qui appartient à l'histoire de l'hémisphère occidental.

San Diego a déjà réalisé $2,000,000 pour *préparer* l'exposition de 1915 et pour la tenir ouverte toute l'année. Ce n'est donc pas une entreprise locale, non plus que provinciale, mais plutôt une *entreprise nécessaire à l'exploitation* d'une région impériale en superficie et très riche en ressources qui se développent et qui devront encore se développer.

Le parc Balboa, site de l'exposition Panama-Californie est une réserve de l'ancien "Puello de San Diego" d'après le premier *octroi* fait par les espagnols en Californie. Il comprend 1,400 acres de hautes terres *ornées* d'arbres et de feuillages qui sont bien adaptés au sol et au climat. Les routes sont superbes. C'est là que se trouvent les bâtisses de la "Ville Mission" où se tiendra l'exposition et dans lesquelles seront disposées toutes choses qui s'y rapportent.

La nature elle-même contribuera à faire de l'exposition l'un des plus grands succès que l'on ait encore obtenus. On annonce qu'il n'y aura aucune perte de temps à cause de la mauvaise température, pendant toute la durée de l'exposition, qui ouvrira le 1er janvier 1915 pour se terminer le 31 décembre de la même année. On se base pour fonder ces espérances sur les expériences faites en toutes les saisons depuis trente ans; on a constaté, en effet, qu'il n'est pas tombé en moyenne dix pouces de pluie et que ceci est réparti sur quatre mois environ. On ne craint donc pas que l'exposition subisse des dommages quelconques par la pluie et que les visiteurs soient incommodés de ce côté. De façon générale la température à San Diego est superbe; on est toujours sous un beau ciel d'azur, ayant en face l'océan, des montagnes et des vallées qui n'ont pas d'égal dans toute la Californie.

San Diego aura une exposition digne de mention, et d'être visitée par tous les amateurs d'art. La ville a tous les fonds nécessaires pour mener à bonne fin cette entreprise; d'après les succès d'organisation jusqu'à présent on est très enthousiaste et on espère le plus grand succès pour l'avenir.

PLUTOT QUE DE SE LAISSER PRENDRE PAR LES MAURES.

Trois radiographes français se font tuer par leur compagnon qui, ensuite, essaie de se détruire afin de ne pas tomber entre les mains des arabes.

Tanger, 30. — La nouvelle racontée hier, à l'effet que les radiographes français à Fez n'avaient pas été tués par les Maures, *mais par un camarade* qui s'est ensuite suicidé, est confirmée. Les quatre hommes avaient un seul revolver mais beaucoup de minutions. Ils se battirent avec courage et tuèrent quinze des Maures, lorsqu'un groupe de ceux-ci gagnèrent le toit du poste de radiographe. Ils percèrent une ouverture par laquelle ils jetèrent de l'huile enflammée sur les *quatre radiographes. Ceux-ci*, voyant qu'ils ne pouvaient pas résister, et jurant de ne pas se laisser *prendre vivants*, tirèrent au sort afin de savoir qui exterminerait ses compagnons. Un homme du nom de Rebout fut désigné. Il flamba la cervelle de ses collègues puis retourna son arme contre luimême. Il ne mourut pas immédiatement, et c'est à l'hôpital qu'il *a raconté comment les choses* s'étaient passées.

LE GOUVERNEMENT SCOTT ET LES FINANCES PROVINCIALES

Un des faits les plus frappants de la bonne administration du gouvernement Scott en Saskatchewan est le succès remporté par celui-ci en ce qui concerne les finances provinciales durant les six années qui viennent de s'écouler.

Sous ce rapport le gouvernement Scott est sans reproche et ses adversaires les plus acharnés ne sauraient formuler la moindre accusation précise. Reconnaissant d'ailleurs ce fait, l'opposition n'a demandé qu'une fois, depuis la création de la province, une assemblée du Comité des comptes publics.

En 1906-1907 — la première année complète d'administration du gouvernement Scott — le revenu total de Saskatchewan fut de $1,335,000, ce même revenu a atteint pour le dernier éxercice, $3,498,000. Le revenu provincial a donc doublé en moins de cinq ans par suite de l'excellent régime libéral.

En 1906-1907, lorsque le revenu était de $1,535,000, la population de Saskatchewan atteignait 250,000, en 1912-1913, le revenu sera de $4,027,000 avec une population de 500,000. En d'autre terme le revenu par tête est monté en six ans, sous l'administration Scott, de $6.14 à $8.05.

En 1906-1907 le ministère Scott a dépensé $300,120 pour fins d'éducation. L'année dernière le budget portait un crédit de $542,880 pour les mêmes dépenses.

Depuis 1906-1907 la subvention à l'agriculture a été triplée; les sociétés locales d'agriculture ont reçu $45,000 en 1911, alors que pendant la dernière année où le régime Haultain fut en vigueur cette subvention atteignit à peine $10,000.

Le surplus pour 1911-1912 dépasse $240,000, malgré l'augmentation considérable des subventions de tout genre; c'est ainsi que la subvention aux municipalités qui était l'an dernier de $120,000 a été portée cette année à $172,000.

Les journaux de l'Opposition peuvent attaquer comme bon leur semble le ministère libéral et ses partisans, mais ils n'empêcheront pas que ces faits soient établis d'une façon indiscutable. Nous croyons qu'au jour prochain des élections ils ils pèseront d'un poids plus lourd dans la balance populaire que les attaques injustifiées et perfides de M. Haultain et de ses amis.

CE QUE L'ON DEVRA DIRE A LA CONVENTION

La question du français dans les écoles d'Alberta fera l'objet d'une intéressante discussion lors de la Convention provinciale des 22 et 23 mai.

En présence des centaines de délégués présents la situation actuelle créée par la loi sera étudiée et les orateurs s'efforceront d'indiquer une solution pratique pour que l'enseignement de notre langue donne des résultats plus efficaces que par le passé.

En ce qui nous concerne particulièrement nous serions heureux de voir l'une des personnes, qui seront appelées à prendre la parole sur ce sujet, s'élever avec force contre l'indifférence coupable de beaucoup de commissaires d'école canadiens-français lorsqu'il s'agit de l'enseignement de notre langue dans l'école placée sous leur direction.

Il est en effet bien difficile d'attaquer la loi scolaire qui ne nous accorde qu'avec parcimonie le droit d'enseigner le français pendant les heures de classe, lorsque des commissaires d'école canadiens-français faisant partie d'un district scolaire où n'habite aucune famille de langue anglaise **engagent un instituteur de langue anglaise incapable de comprendre le moindre mot de français** pour enseigner à l'école où ils envoient leurs enfants...

Que l'on n'objecte pas qu'un état de choses aussi triste n'existe pas dans notre province, nous sommes en mesure de prouver ce que nous avançons.

Nous savons qu'il n'est pas toujours facile de trouver un instituteur de langue française pour les districts scolaires nouveaux; la Convention d'ailleurs sera appelée à s'occuper d'établir un mode facile de recrutement d'instituteurs et d'institutrices pouvant enseigner le français dans la province.

Il sera bon toutefois de rappeler aux Commissaires d'école canadiens-français les devoirs qui leur incombent. Nous n'hésitons pas à dire que très souvent la situation faite au français en Alberta pourrait être puissamment améliorée si les Commissaires se montraient plus soucieux de faire respecter dans leur propre district les droits qui nous sont accordés légalement.

LE CANAL DE PANAMA

Le président Taft déclarait, il y a peu de temps, à Abellingham que l'ouverture du Canal de Panama avait été fixée au 1er janvier 1915; mais que le premier navire traverserait l'isthme le 1er juillet 1912. L'Amérique a applaudi à outrance aux paroles présidentielles, tandis que la France qui a conçu et entrepris cette oeuvre gigantesque envoie modestement des équipes d'ingénieurs s'enquérir du profit que ses colonies pourront tirer du progrès accompli.

Sur les progrès accomplis, un rapport de la commission du canal vient de nous apporter de nouveaux renseignements.

Chacun sait qu'entre les différents projets qui s'offraient à eux, les Etats-Unis, profitant des études de la Compagnie Nouvelle, choisirent le canal à écluses, tandis que la Compagnie Universelle de M. de Lessept avait essayé de creuser un canal à niveau. A Washington, on fut d'avis que le canal à écluses permettrait un trafic plus considérable, qu'il présentait plus de sécurité pour les navire, assurant un passage plus rapide et coutant moins d'argent, exigeait moins de temps. Ayant *pris ce parti*, l'on ne s'attardera pas aux discussions théoriques. Les travaux commencèrent le 4 mai 1904, en dépit des prophètes de malheur qui prévoyaient mille et mille difficultés, et si le président Taft n'a pas péché par optimisme à Abellingham, les Américains seront en avance de dix-huit mois sur leur programme.

La voie interocéanique qu'il veulent ouvrir au trafic est la suivante. A l'est de Colon, sur la mer des Caraibes, s'ouvre dans la côte rocheuse une échancrure appelée Limo Bay. Au fond de ce golfe les navifateurs désireux de gagner le *Pacifique* s'engageront dans un canal long de 7½ milles environ qui les amènera devant les écluses de Gaten. là, en trois étapes les navires s'élèveront de 85 pieds, puis voyageront sur les eaux du lac de Gaten. Au centre du lac sera creusé un chenal d'eau profond, large de 500 pieds au minimum et de 1,000 au plus. Après la traversée de cette nappe d'eau les navires entreront dans la coupure de la Culebra. C'est la partie la plus étroite du canal: 270 pieds environ.

Après un parcours de dix milles dans la coupure, on remontera l'écluse de Pedro-Miglo où se termine le bief supérieur. Cet ouvrage amènera les navires dans un bief intermédiaire inférieur de 28 pieds au niveau du précédent et long de deux milles. A Muraphores, deux autres écluses abaissent les navires de 60 pieds les mettront au niveau du Pacifique, brief inférieur. Après être monté en une seule série d'écluses, on descendra donc deux étapes, franchissant trois étapes de part et d'autre. Enfin l'on atteindra l'océan au sud-est de Panama par un chenal long de 8 milles.

D'une mer à l'autre, la ligne d'eau a 50 milles et lesAméricains estiment que cette distance sera parcourue en dix ou douze heures.

Point ne suffit de creuser un canal, il faut encore l'aménager. C'est l'électricite qui fournira l'éclairage et la traction. Mais les Américains veulent pourvoir ainsi à tous les besoins des navires qui feront la traversée. Dans ce but une commission constituée le 24 avril 1911, a élaboré un projet dont voici les lignes principales: Au terminus Pacifique, une calesèche, un dépôt de charbon, de vastes bassins extensibles, un grand quai à Balboa. Au terminus Atlantique, des bassins également extensibles dans l'avenir et disposés dans la crique du canal et un dépôt de charbon. Enfin une nouvelle ligne de chemin de fer traverse l'isthme de Colon à Panama par Mindi, Gaten et Corozal, courant parallèlement au canal.

Le gouvernement de Washington avait évolué en 1904 le coût total de l'entreprise à $375,000,000. Il se vit peu à peu obligé de majorer ses prévisions et l'on peut dire aujourd'hui que la construction du canal coûtera aux Etats-Unis la somme rondelette de $400,000,000.

POLITIQUE ETRANGERE

LE RAPPROCHEMENT ANGLO-ALLEMAND.

Dans les journaux de Berlin, il n'est en ce moment question que d'un rapprochement entre l'Angleterre et l'Allemagne. C'est d'ailleurs de Londres que sont venues les premières avances. Une visite du roi Georges à l'empereur Guillaume, est annoncée pour le printemps prochain. En attendant que le souverain se mette en route, ses agents diplomatiques et ses ministres préparent les voies d'une réconciliation. Sir Edward Goschen, ambassadeur d'Angleterre à Berlin, qui était en congé à Londres, a reçu l'ordre de revenir immédiatement *à son poste et lord Haldane*, ministre de la guerre du Royaume-Uni, est allé faire un voyage à Berlin, où il s'est trouvé en même temps que le financier Sir Ernest *Cassel, qui arrivait* de Douvres, et l'amiral Beresford, qui avait tenu à faire une visite à l'empereur Guillaume en revenant de *St-Pétersbourg*.

La présence simultanée des personnages politiques les plus *importants* du Royaume-Uni dans la capitale de l'Allemagne, ne saurait être attribuée à un pur effet du hasard. Il ne faut pas oublier d'ailleurs qu'au moment où cette sorte *d'expédition diplomatique* allait se mettre en campagne, le roi Georges V avait des entretiens prolongés avec Sir Edward Grey, son ministre des affaires étrangères.

Evidemment, il ne s'agit pas d'ouvrir une négociation officielle; s'il y avait lieu de conclure une *convention en bonne forme*, l'ambassadeur anglais à Berlin serait seul chargé d'engager les pourparlers et n'aurait pas besoin d'être assisté par un aussi grand nombre de collaborateurs étrangers à la diplomatie.

Ce n'est donc pas, à proprement *parler, la volonté du gouvernement* britannique, mais un état d'esprit du Roi, de quelques-uns de ses ministres, d'un certain nombre de députés et de la plu*part des notabilités* du monde de la finance et du commerce que ces voyageurs de distinction vont représenter à Berlin.

Dans les négociations qui viennent de s'engager, il faut faire une *part à l'intérêt national et une autre* part, peut-être plus large encore, aux exigences de la tactique parlementaire. Le Roi Georges V, qui, par ses tendances personnelles, se rapproche bien plutôt de sa grand'mère Victoria que de son père Edouard VII, désirerait mettre fin à l'état de malaise dont souffre en ce moment l'Europe, et rétablir la paix sur des bases durables par un rapprochement qui réponde aux sentiments intimes *des cours de Londres et de Berlin.*

De leur côté, les ministres anglais, inquiets des dernières élections partielles qui leur ont été défavorables, comprennent l'impossibilité de mener de front les réformes sociales qui exigent des dépenses énormes, et des *armements formidables qui absorbent* le plus clar des ressources du Royaume-Uni.

De là, pour des ministres dont le lendemain n'est pas assuré, le désir de se présenter devant le Parlement avec un traité secret ou tout au moins avec une convention tacite qui leur permettra d'affecter aux assurances contre le chômage et la maladie, les sommes considérables qu'exigent le développement d'une armée de terre fort insuffisante et la construction de nouveaux dreadnoughts. Ainsi s'explique la mission de lord Haldane, ministre de la guerre, qui comprend l'impossibilité de donner à l'Angleterre une armée puissante sans le service obligatoire, et de lord Char*les Beresford, qui s'étais fait jadis* le grand promoteur pour l'augmentation de la marine anglaise.

Sir Ernest Cassel, le troisième plénipotentiaire du cabinet bri*tannique dans ces négociations* officieuses, est en réalité beaucoup plus influent que ses deux collègues. C'est lui qui représente la haute influence internationale, qui aurait intérêt à mettre un terme à l'état d'hostilité sourde qui existe entre les places de Londres et de Berlin. *La construction* du chemin de fer de Bagdad par une association de capitaux allemands et anglais, serait considéré dans le monde de la Bourse comme le meilleur gage de réconciliation.

Il semble qu'en se prêtant de très bonne grjce à un rapprochement dont il a peu-être pris l'initiative par-dessus main, Guillaume II n'obéit pas, comme les ministres anglais, à des calculs de stratégie parlementaire. L'empereur ne parait se faire aucune illusion sur al portée des dernières élections. Le peuple allemand a voulu donner une leçon à un souverain et à des ministres qui se faisaient un jeu d'entretenir une inquiétude permanente dans les esprits, et de compromettre la prospérité industrielle et commerciale du pays par des perpétuelles menaces de guerre. Une réconciliation avec l'Angleterre serait évidemment accueillie en Allemagne comme une garantie de paix et permettrait peut-être d'enrayer la progression continue des armements maritimes, et, par contre-coup, d'arrêter l'accroissement annuel des impôts qui fait augmenter à vue d'oeil le nombre des mécontents.

INCOGNITUS..

LES RESOURCES NATURELLES DE L'OUEST

Une interview intéressante de M. J. S. Dennis, assistant du président du Pacifique Canadien.

M. J. S. Dennis, assistant du président du Pacifique Canadien, est arrivé ces jours derniers de l'Est. Interviewé par un représentant de notre journal, il a déclaré que son voyage dans l'Est avait pour but de discuter avec la direction de la compagnie certains détails concernant le département des ressources naturelles récemment établi et dont il est le chef. Il explique que ce département a *charge de toutes* les terres, limites forestières et mines appartenant à la compagnie avec bureau-chef à Calgary. Il déclare que l'immigration pour l'Ouest sera très nombreuse cette année, qu'il s'at*tend à un prodigieux* développement de l'agriculture,des lignes et à l'établissement d'un grand nombre d'industries. La compagnie poursuit une active propagande aux Etats-Unis, en Grande-Bretagne et dans le nord de l'Europe pour le recrutement de bons colons et l'on croit qu'ils seront très nombreux à venir s'établir cette année dans les plaines de l'Ouest. Le blé qu'on a bat*tu ce printemps et* qui avait subi les derniers orages de l'automne dernier, ne parait pas avoir souffert du mauvais temps qu'il avait enduré. Dans l'Ouest, ce prin*temps, on a vu* une chose qui ne s'était pas vue depuis longtemps: le battage du blé, les labours et les semailles se faire en même temps, pratiquement. Il n'y a aucun doute qu'on ensemencera une très grande superficie de terre dans les prairies, cette année, mais comme l'automne n'a pas été aussi favorable que de coutume, on sera obligé de semer dans des champs qui n'ont pas été complètement labourés, quoique le printemps hâtif permettra à un grand nombre de cultivateurs *de faire* un peu plus de labours que d'habitude. M. Dennis est très affirmatif sur ce point, à savoir qu'avant longtemps les fermiers de l'Ouest devront cultiver autre chose que du bléé exclusivement,car il est d'expérience que dans les pays où l'on s'est exclusivement adonné à ce genre de culture, le sol s'est appauvri et n'apporte pas un développement agricole permanent.

En vue de prouver que la culture variée de tous les produits, donnerait d'excellents résultats la compagnie a décidé d'établir dans les plaines de l'Ouest, nombre *de fermes où on cultivera* toutes les céréales, où l'on élèvera des volailles, des porcs, et où l'on s'occupera de cultiver les légumes. Ce sera une excellente leçon de choses que la compagnie donnera aux gens de l'Ouest en leur prouvant que des faits qu'il y a un moyen de faire un succès d'une culture générale de tous les produits de la terre.

M. Dennis ajoute que d'après ce qui s'est dit aux conventions de Portland et de Chicago, l'immigration des colons américains sera très forte, cette année. On s'attend à l'arrivée de 200,000 colons américains, dans notre Ouest canadien.

MALHEUR AUX PAUVRES

Ce n'est pas sans une apparence de raison que la plèbe cosmopolite, qui est désignée comme la troisième classe de passagers sur les luxueux transatlantiques, se révolte parfois contre le mépris dont l'enveloppent les compagnies de navigation. Autant on s'ingénie à ajouter au confort des voyageurs riches, autant on se préoccuppe peu du bein-être des passagers d'entrepont, qui sont invariablement entassés dans des compartiments étroits et obscurs, et traités, selon le terme de comparaison reconnu par l'usage, comme un vil bétail.

C'est pourquoi l'opinion publique, mise au courant des détails de la catastrophe du "Titanic", a pu vaguement admirer que l'on ait sauvé environ 26 pour cent des passagers de troisième, quand seulement 40 pour cent des passagers de seconde et 66 pour cent des passagers de première ont échappé au naufrage.

Un rapprochement s'impose, à la vérité, quand on compare la condition des rescapés: le bétail humain de la troisième s'est trouvé dans la distribution des moyens de salut, exactement au même degré que l'équipage.

On a sauvé 200 passagers d'entrepont sur un total de 750.

On a sauvé 210 hommes sur un effectif d'environ 800 qui composaient l'équipage.

Or, le rôle des matelots était clairement de sauver les passagers, fussent-ils de la dernière classe, et le rôle des "immigrants" était d'être sauvé.

De sorte que les plus bas placés dans l'échelle sociale peuvent justement prétendre qu'ils n'ont pas reçu leur juste part. Et la responsabilité de cette injustice ne peut strictement être rejetée sur personne. Elle résulte de cette loi inéluctable qui est le principe de la suprématie du riche sur le pauvre, du plus fort sur le plus faible.

Avec une superbe inconscience, la compagnie White Star a du reste appliqué rigoureusement la même loi aux rescapés. Tout d'abord, elle a obtenu et corrigé d'heure en heure, la liste des passagers de première et de seconde qui avait échappé à l'étreinte de la mort.

La liste des passagers de troisième recueillis par le "Carpathia" n'est venue qu'après trois ou quatre jours, et par surcroit incomplète.

Bien plus, à l'arrivée du navire sauveteur, les parents des premiers étaient admis jusqu'à la passerelle, tandis que les parents ou amis des rescapés de troisième se heurtaient à un cordon de police qui leur refusait l'accès du débarcadère.

Pour comble, la compagnie White Star a distribué ces pauvres immigrants dans divers hôpitaux et un certain nombre de refuges, oubliant de prendre même leurs noms.

De sorte que ceux qui attendaient des survivants des premières listes étaient dans la joie; tandis que, comme des âmes en peine, les parents hâves et mal vêtus des immigrants erraient encore le lendemain à New-York, ignorant dans plusieurs cas si les êtres qui leur étaient chers avaient échappé à l'épouvantable désastre.

Devons-nous reprocher à ces malheureux les imprécations échappées de leurs lèvres à l'adresse de la compagnie White Star?

Si l'horrible naufrage du "Titanic" induisait les pouvoirs publics à forcer les compagnies de navigation océanique à se montrer moins inhumaines envers les passagers de troisième, envers les immigrants — qui en somme par leur nombre contribuent largement à leurs dividentes — ce serait une appréciable compensation pour tant de vies perdues.

Pierre Maréchal raconte comment il a échappé aux flots

Le fils de l'ancien commandant de l'escadre de Chine a pris place dans une chaloupe où il n'y avait qu'[illegible] vingtaine de personnes.

New York, 29.

C'est dans l'appartement qu'il occupe à l'hotel Brevoort que M. Pierre Maréchal a reçu hier, le reporteur du "Courrier des Etats-Unis", venu pour l'interviewer.

M. Pierre Maréchal, fils du vice-amiral Maréchal de la marine française, est un jeune homme d'une parfaite distinction, il ne semble pas avoir été affecté par les souffrances qu'il a endurées pendant plusieurs jours. Il commence ainsi l'intéressant récit qu'on va lire:

"J'étais tranquillement en train de faire une partie de bridge avec l'un de mes amis et un Anglais dont j'avais fait la connaissance pendant le début de la traversée quand dimanche soir, à 11 heures 39 exactement, le "Titanic" entra en collision avec un iceberg. Le choc ne fut pas très violent, mais curieux de connaître la cause de cette secousse, je me dirigai vers le hublot le plus proche et je ne fus pas peu étonné de voir passer un gigantesque iceberg. Mes compagnons et moi montâmes alors sur le pont, très tranquillement, et bien décidés à redescendre immédiatement pour continuer la partie interrompue. J'avais même mis les cartes qu'on venait de distribuer dans ma poche afin que personne ne puisse voir mon jeu. Ces cartes, j'en ai encore quelques-unes.

"Le pont supérieur était couvert de morceaux de glace provenant de l'iceberg que nous venions de heurter. Peu de personnes s'y trouvaient. Nous descendîmes au Café Parisien du bord et nous nous disposions à reprendre notre partie de bridge quand nous aperçumes le capitaine Smith descendant rapidement l'escalier conduisant dans les profondeurs de l'imense navire. Je le suivis et m'aperçus que l'un des ponts inférieurs était déjà atteint par l'eau. Dix minutes ne s'étaient pas écoulées qu'il remonta, le visage couvert d'une pâleur mortelle. Il donna aussitôt l'ordre à tous les passagers de se munir de leur ceinture de sauvetage et continua son ascension vers le pont supérieur. Le danger était donc imminent.

"Suivant l'ordre donné, je descendis dans ma cabine où je m'emparais, de ma ceinture de sauvetage, après avoir, délai ridicule, délibéré pendant cinq minutes au sujet du pardessus dont je devais me vêtir, car il faisait froid.

"Sur le pont je retrouve mon ami qui me dit ces mots que je n'oublierai jamais: "Mon vieux, nous sommes fichus; veux-tu une cigarette?" A ce moment je vis passer devant mes yeux un canot de sauvetage descendant du pont supérieur. Je m'approchai alors du bord et regardai au-dessous de moi. L'embarcation, qui pouvait contenir cinquante personnes; n'en avait qu'une vingtaine! Je n'hésitai pas une seule minute. Enjambant la barrière, je me lançai dans l'embarcation qui se trouvait, à ce moment, à cinq ou six mètres au-dessous de moi. Je tombe sur le plancher du canot et me relève sans trop de contusions.

"Il n'y avait qu'un seul marin dans l'embarcation qui se posa tout de même sur l'eau sans chavirer, chose que j'appréhendais fort. Je saisis une paire de rames, le marin en fit autant et nous nous éloignâmes du navire.

"A trois-quarts de mille, nous nous arrêtâmes. Le spectacle qui s'offrait alors à notre vue était des plus grandioses. Par une mer des plus calmes et un ciel sans lune, mais persemé de millions d'étoiles, le gigantesque "Titanic" surgisait de l'eau, illuminé de la ligne de flottaison au pont supérieur. L'avant du navire s'enfonçait lentement dans l'eau noire.

"De là, nous le vîmes peu à peu disparaître dans les flots. Vers deux heures du matin, l'arrière seul émergeait. Tout à coup, toutes les lumières du navire s'éteignirent. Ce qui se passa à ce moment sur l'arrière du "Titanic" a dû être effrayant car nous entendimes, pendant plus d'une demi-heure, des cris continus dont je ne pourrai décrire l'expression tant elle était sinistre et épouvantable. C'était comme le cri de la mort... Un cri plus long et plus affreux et le "Titanic" disparut pour toujours.

"L'endroit où le paquebot avait sombré se couvrit de naufragés s'accrochant à une épave. Et ce fût, pendant plus d'une heure, des plaintes à nos oreilles. C'était affreux.

"Nous étions perdus dans l'immensité, aussi attendais-je la mort avec calme. De temps à autres l'un de mes compagnons poussait des hourras frénétiques croyant apercevoir une lumière annonçant l'arrivée d'un paquebot. Puis tout retombait dans l'affreux silence. Tout à coup des coups de revolver retentirent. C'était un de mes compagnons, un baron allemand, qui tirait afin d'attirer, disait-il, l'attention des paquebots. Le pauvre garçon fut désarmé promptement, car il aurait pu, par mégarde, tuer l'un de nous.

"Vers 4 heures, nous entendimes des hourras poussés des embarcations éloignées de nous. Scrutant l'horizon, on vit enfin les lumières d'un paquebot. Nous étions sauvés. Cependant, il nous fallut encore éprouver une déception. Le "Carpathia", car c'était lui que nous avions aperçu de côté, avait mis le cap sur nous. Nous ne voyions donc plus que son avant dépourvu de lumière, ce qui nous fit croire qu'il s'éloignait.

"Le jour vint, heureusement, mettre un terme à nos alarmes. Le marin et moi nous nous mîmes à ramer vigoureusement vers le paquebot à bord duquel nous fûmes bientôt.

"Jusqu'à New York, le voyage de retour fut pénible, mais, enfin, nous étions sauvés. Je ne saurais décrire les scènes qui se déroulèrent sur le "Carpathia" quand le paquebot quitta le lieu du naufrage. Les survivants de la catastrophe attendaient, qui un époux, qui un frère. Mais ce départ du "Carpathia" leur enlevait le dernier espoir. Des femmes se roulaient par terre, ainsi que des hystériques sanglotant à fendre l'âme.

"Voilà, dit en terminant, le fils de l'ancien commandant de l'escadre de Chine, le récit bref de cette terrible catastrophe dont le souvenir ne s'effacera jamais de mon esprit."

CATHOLIQUES ET PROTESTANTS.

Les progrès du catholicisme dans les pays protestants depuis cent ans.

La "Liberté" de Fribourg publie l'intéressant article que voici sur les progrès que fait le catholicisme dans les pays qui naguère encore vivaient à peu près entièrement en dehors de son influence.

Nous ne dirons rien aujourd'hui ni des nations catholiques, ni des terres sauvages où les missionnaires vont porter la connaissance de Dieu. Nous parlerons surtout des Etats qui s'étaient, au XVIe siècle, séparés en tout ou en partie de l'unité catholique.

D'abord, n'exagérons rien. Il est certain que les conditions actuelles de la vie, et les nombreux déplacements qu'elles occasionnent, créent un mouvement considérable d'émigration et d'immigration. D'un côté, les catholiques deviennent de plus en plus nombreux dans les nations protestantes, et, d'autre part, les protestants augmentent dans les pays catholiques. C'est le cas, par exemple, en Suisse, où, de 970,000 qu'ils étaient en 1850, les catholiques sont aujourd'hui 1,590,000. Cette augmentation est due non au prosélytisme, mais à l'immigration. C'est donc un phénomène économique beaucoup plus qu'un phénomène religieux.

Si nous sortons de la Suisse, pour examiner les principaux Etats civilisés que l'on considère d'habitude comme non-catholiques, nous constatons, à côté de défections partielles, de très notables progrès.

En Allemagne, il y avait, en 1800, moins de 10,000,000 de catholiques. En 1904 on en comptait 20,321,441. Des églises et des paroisses nouvelles surgissent de toutes parts, principalement dans les grandes villes. A Berlin, elles se sont multipliées depuis quelques années. Le Centre reste la forteresse imprenable. Le congrès annuel des catholiques allemands marque de plus en plus la marche ascendante du catholicisme et son action religieuse et sociale dans toutes les classes de la population et dans tout l'empire.

En Hollande, en 1800, il n'y avait que 300,000 catholiques, pas d'évêque et peu de prêtres. Le recensement de 1907 compte 1,822,000 catholiques avec 3,758 prêtres, 1 archevêque, 4 évêques, et 18,824 religieux. En moins de 20 ans —de 1852 à 1871,— on a dépensé 120 millions pour la construction d'églises. En 1904, les Hollandais avaient au gouvernement 3 ministres catholiques sur 8; 25 députés et 18 sénateurs, 42 journaux quotidiens ou hebdomadaires et 43 revues.

En 1800, il n'y avait pour ainsi dire pas de catholiques ni en Danemark, ni en Suède, ni en Norvège. Il y a maintenant en Danemark 2,940 catholiques, avec une moyenne de 30 à 40 conversions par an. En Suède, il y a 2,800 catholiques, et en Norvège, 2,500, avec une centaine de conversions par an.

Chacun sait combien nombreuses sont les conversions en Angleterre. Les raisons de ce mouvement sont multiples: l'une des principales se trouve dans le fait que le protestantisme anglais, par ses dogmes et sa hiérarchie, était demeuré malgré tout beaucoup plus rapproché du catholicisme que le protestantisme suisse ou allemand.

De 1800 à 1907, sans compter l'Irlande presque entièrement catholique, on a vu, en Angleterre, le nombre des catholiques s'élever de 120,000 à 2,180,000 avec 21 évêques, 4,166 prêtres, 2,071 églises. Les conversions; fruits ordinaire de l'étude et des convictions individuelles, ont lieu surtout dans le clergé protestant et dans la société cultivée. Ainsi, depuis 1899, on a vu passer du protestantisme au catholicisme 446 ministres, 417 membres , du parlement, 205 officiers de marine, 162 littérateurs, 120 jurisconsultes, 60 docteurs en médecine, 66 membres de l'aristocratie. Il y a maintenant, y compris les Irlandais, 82 députés catholiques au parlement anglais, 41 à la chambre des lords et 20 conseillers de la couronne. Des statistiques donnent pour les 60 dernières années une moyenne de 10,000 conversions par an.

Si, passant les mers, nous abordons en Australie, nous y constatons de notables progrès. Le catholicisme n'y existait pas en 1818. Le gouvernement anglais y faisait opposition. En 1820, la liberté des cultes fut accordée. Deux missionnaires français allèrent y prêcher la foi catholique. Aujourd'hui, après un siècle à peine, il y a 1 million 600,000 catholiques, avec 3 archevêques, 14 évêques, 1,400 prêtres, 5,500 religieux, 35 collèges, etc.

Dans les Etats-Unis, en 1808, il y avait 40,000 catholiques, 50 prêtres et un seul évêque. Il y a maintenant 22,587,079 catholiques, 16,500 prêtres, 1 délégué apostolique, 3 cardinaux, 13 archevêques, 88 évêques. On compte 13,204 églises, dont 366 fondées l'année dernière.

Dans la liste des convertis, on trouve un évêque protestant, 327 ministres, 3 rabbins, 12 diaconesses, etc.

Et voilà comment, si l'Eglise catholique est, dans certains pays et sous certains rapports, très éprouvée, elle reçoit, dans d'autres, de très larges compensations.

LES VISITES DU GOUVERNEUR GENERAL

Le duc et la duchesse de Connaught parcoureront le Canada depuis le 6 mai jusqu'à la fin d'octobre.

Ottawa, 31.— Voici le programme de visite du Canada que se sont tracé Leurs Altesses Royales le Gouverneur Général et la Duchesse de Connaught, depuis le 6 mai jusqu'à la fin d'obtobre prochain.

Le Duc et la Duchesse arriveront à Montréal le 6 mai; le 13, ils seront à Ottawa; le 16 à Toronto; le 29 et le 30 à Londres et à Guelph. Ils descendront par voie du fleuve, à Montréal, le 31.

Du 2 au 17 juin, Leurs Altesses seront à Québec, Ils passeront ensuite une quinzaine de jours à faire la pêche.

Le 1er août le Duc et la Duchesse de Connaught s'embarqueront à Montréal pour les Provinces Maritimes et visiteront Gaspé, Summerside, Charlottetown, Pictou, Hawkesbury, Sdyney, Halifax, Truro, Windsor, St-Jean, Frédérickton, et autres endroits. Aux derniers jours d'août, Leurs Altesses ouvriront l'exposition de Toronto. De là ils partiront pour l'Ouest et visiteront le Sault Ste-Marie, Port Arthur, Fort William.

Leurs Altesses quitteront Winnipeg le 1er septembre et visiteront Saskatoon, Prince Albert, Edmonton, Calgary et, probablement du moins, les travaux d'irrigation de la Southern Alberta Land Company, au sud de Strathmore. Suivront quelques visites qui ne sont pas encore clairement prévues; mais il est probable que Leurs Altesses quitteront Calgary le 17 et continueront leur route vers l'Ouest en passant par Kamloops.

Le 19 septembre les voyageurs atteindront Vancouver, où ils demeureront jusqu'au 23, après avoir visité aussi New-Westminster. Le 23, ils partiront pour Prince Rupert et repartiront le 28 à Victoria pour y passer une journée.

Le 2 octobre, les deux voyageurs quitteront Vancouver pour visiter Vernon et la vallée Okanagan et iront ensuite à Arrowhead, Robson, Nelson, Macleod, Lethbridge, Medicine Hat, Moose Jaw, Régina, Indian Head, Brandon et, vers le 15, à Poplar Point, où on se livrera aux plaisirs de la chasse sur le lac Manitoba. Avant la fin d'octobre, Leurs Altesses Royales seront de retour à Ottawa.

TROIS TRANSCONTINENTAUX

Le chemin de fer Canadien du Pacifique. — Le chemin de fer du Grand Tronc Pacifique. — Le chemin de fer Canadien-nord.

Le Canada comptera avant peu trois grandes lignes transcontinentales qui ont chacune leur histoire intimement liée à celle du développement du Canada.

Le plus ancien en date de ces Transcontinentaux est le chemin de fer Canadien du Pacifique.

C. P. R.

Il y a eu vingt-cinq ans, un quart de siècle, le 28 juin dernier que le premier train du C. P. R. est parti de Montréal pour se rendre directement à la côte du Pacifique.

Le 7 novembre 1885, quelques mois auparavant, M. A. Donald Smith avait enfoncé le dernier clou d'acier qui avait uni par une double bande d'acier les provinces et territoires du Canada, d'un océan à l'autre.

En 1885, à cette époque, la Cie du Pacifique Canadien venait d'achever une voie ferrée de Montréal à Burrard Inlet. Ses rails paraîtraient aujourd'hui bien légers. Ce premier terminus ouest de Burrard Inlet n'ayant pas donné de satisfaction aux directeurs de l'entreprise, on choisit bientôt Vancouver comme terminus. C'était alors un hameau composé de quelques huttes. C'est aujourd'hui une des plus jolies villes non seulement du Canada mais de l'Amérique.

La ligne mère de la compagnie compte en 1911 autant de ramifications prospères qu'un chêne de cent ans peut avoir de rameaux. A part de ces voies ferrées, la compagnie a fait construire deux flottes océaniques qui comptent chacune plusieurs unités. Sur les grands lacs, elle a créé un service de navigation intérieure digne de sa renommée. Ses nombreux et riches hôtels, dans les sites les plus enchanteurs des immenses pays qu'elle traverse pourraient à eux seuls lui valoir une réputation mondiale. Elle a établi dans le monde entier des agences qui sont autant de bureaux de recrutement pour le Canada. Et son premier projet d'installation de fermes pour une meilleure classe d'immigration, est en voie de réussite. Cependant que ses usines. Les Augus Shops et les autres plus modestes donnent de l'emploi et du bien-être à plus de 5,000 pères de famille. Elle opère aussi des lignes télégraphiques et téléphoniques qui valent des millions.

Plusieurs des fondateurs de la Compagnie du Pacifique Canadien sont encore vivants et bien portants. A part Lord Strathcona dont le nom a déjà été mentionné, Lord Mount Stephen, Sir William Van Horne, Sir Thomas Shaughnessy, M. I. G. Ogden, sont tous les personnages qui remplissaient des fonctions importantes dans la compagnie en 1885.

Mais ces progrès de la compagnie ne peuvent être mieux démontrés que par les statistiques.

Les recettes brutes de 1885 étaient de $8,368,493; celles de 1909, pour la voie ferrée seulement, sont de $90,899,490. Le coût des opérations en 1885 avait été de cinq millions, celui de 1909 a dépasse les soixante millions. Cette année-là le nombre de passagers transportés fut de 2,859,000; l'année dernière il a été de 11,172,891. L'augmentation du trafic dans le développement du fret fut dans la même proportion.

En 1885 le transport du grain par les fourgons de la compagnie était presque nul. Il se chiffre en l'an 1910 par dizaine de millions de boisseaux.

En 1885 la longueur des voies ferrées de la compagnie était de 4,337 milles. Elle est de 15,225 milles et comporte deux voies transcontinentales.

La compagnie possède encore 66 navires océaniques et autres, 1,336 locomotives, 294 wagons dortoirs et palais, et près de 50,000 wagons à marchandises.

La ville de Montréal a grandement profité de la fortune de cette compagnie. A part les gares superbes et les usines nombreuses du Pacifique Canadien, la statistique nous apprend que plus de 12,400 personnes sont à l'emploi de cette puissante organisation qui vivent à Montréal ou dans la banlieue. Et Sir William Shaughnessy, le président, nous annonce d'autres merveilles pour le deuxième quart de siècle qui s'ouvre devant elle car dit-il, "The C. P. R. never stand still."

Le Canadien Pacifique ne s'arrête jamais.

G. T. P. et N. T. C.

Le chemin de fer transcontinental National et le chemin de fer Grand Tronc Pacifique.

La deuxième voie ferrée transcontinentale du Canada est le chemin de fer Transcontinental National qui a l'avantage de porter ce titre parce qu'il est entièrement en territoire canadien, tandis que le C. P. R. passe, sur une partie de son parcours, par les Etats-Unis, entre Sherbrooke et St-Jean. Le Transcontinental National est construit en deux parties.

L'une est construite par le gouvernement, celle qui va de Winnipeg à Moncton, en passant par le nord du lac Abbitibi, par la Tuque, Québec, le pont de Québec, le Nouveau-Brunswick et Moncton, pour de là atteindre l'Atlantique à un port qui n'est pas encore désigné. Cette partie est le Transcontinental National.

L'autre partie, construite par la Cie du Grand Tronc Pacifique, compagnie filiale du Grand Tronc du Canada, va de Winnipeg à Edmonton et de là, traverse les Rocheuses, par la Passe de la Tête Jaune et atteint Prince Rupert sur le Pacifique.

Quand ces deux sections seront terminées, le gouvernement s'est engagé à louer à la Compagnie du Grand Tronc Pacifique la partie du Transcontinental qu'il a construite, pour un terme de cinquante années, moyennant un loyer de 3 p.c. du prix de construction, et la grande voie transcontinentale nationale sera exploitée dans son entier par la compagnie du Grand Tronc Pacifique.

Les distances sont: de l'Atlantique à Moncton: St-Jean, 185 milles, Halifax 89 milles; de Moncton à Winnipeg, 1800 milles; de Winnipeg à Prince Rupert, 1,800 milles.

Il y aura en plus des embranchements pour atteindre Montréal, Toronto, North Bay et Fort William et Prince Arthur, Vancouver.

L'acte constitutif de la compagnie du G. T. P. date de 1903, et les travaux ont commencé officiellement cette même année.

Pour se rendre compte de l'état actuel des travaux, le meilleur moyen est d'indiquer les sommes déjà dépensées et celles qui restent à dépenser. Voici ces chiffres au 1er mars 1911.

N. T. C. — Québec à Winnipeg, dépensé $69,983,500.

A dépenser, pour terminer, $43,052,850.

Québec à Moncton: dépensé, $26,634,800.

A dépenser pour terminer, $5,668,550.

Winnipeg aux Rocheuses, dépensé, $34,765,509.

A dépenser pour terminer: virtuellement terminé et en exploitation.

Rocheuses à Prince Rupert: dépensé, $18,765,330.

A dépenser pour terminer, $39,754,670.

On peut se rendre compte par ce qui précède, qu'un tronçon est terminé: celui de Edmonton à Winnipeg. De plus, celui de Winnipeg à Prince Arthur appartenant en partie à la division de l'ouest et à celle de l'est est achevé et, le grain va de Edmonton à la Baie Géorgienne. La division de Québec à Moncton sera terminée en 1912; celle des Montagnes Rocheuses sera achevée en 1914; et on estime que vers cette époque également la division Winnipeg-Moncton sera terminée.

Mais la ligne totale, le Transcontinental National lui-même ne pourra pas fonctionner d'océan à océan avant que le pont de Québec soit terminé. Le contrat donné pour ce dernier chaînon prévoit son achèvement en 1916 seulement.

C. N. R.

Le chemin de fer Canadien-Nord.

Le chemin de fer Canadien-Nord est le dernier en date de ce groupe merveilleux de lignes transcontinentales. C'est au gouvernement Laurier que revient l'honneur d'avoir fourni à cette énergique compagnie dont les directeurs sont Sir M. Mackenzie et Sir Donald Mann, les moyens nécessaires pour exécuter le dernier chaînon de cette ligne interocéanique nouvelle.

La construction de ce transcontinental indique ce que peut une volonté ferme au service d'esprits avisés et entreprenants. En effet, c'est pas à pas que s'est exécutée cette merveilleuse artère, achevée par la réunion de jalons habilement posés au préalable dans toutes les parties du Canada, puis habilement reliés par des raccords successifs.

La ligne mère du Canadien-Nord est un tronçon qui va de Winnipeg à Edmonton et de là à la Passe de la Tête Jaune. A partir de cet endroit, le Canadien-Nord est en train de construire un chemin, très avancé déjà, traversant la passe pour se rendre à Vancouver. Vers l'est, le Canadien-Nord exploite déjà une ligne qui va de Winnipeg à Port Arthur.

D'un autre côté, le Canadien-Nord possède une ligne qui va de Toronto à Sudbury, et le gouvernement vient de fournir sa garantie pour permettre la construction du chaînon Port Arthur-Sudbury. Voici la ligne assurée de Vancouver à Toronto.

Maintenant le Canadien-Nord exploite, sous le nom Chemin de fer du Grand Nord une ligne qui va de Québec à Montréal, et le gouvernement, en vertu de l'opération précitée a fourni la garantie nécessaire pour que le Grand-Nord puisse atteindre à North Bay cette ligne Toronto-Sudbury, au moyen d'un chemin passant par Hawkesbury, Ottawa, Renfrew et North Bay, et long de 1,000 milles à peu près. Voici donc Québec relié à Vancouver par Edmonton, Winnipeg, Port Arthur, North Bay, Ottawa, Montréal et un troisième Transcontinental créé.

LE CAPITAINE BERNIER SUSPENDU.

Ottawa, 24. — Joseph Elzéar Bernier, navigateur et explorateur canadien, a été suspendu de ses fonctions par le gouvernement canadien en attendant le résultat de l'enquête faite concernant les accusations portées contre sa conduite lors de la dernière expédition de l'Arctic dans les mers du Nord. Le capitaine est le plus fameux des explorateurs modernes canadiens et a pris part à trois expéditions dans le Nord. On l'accuse d'avoir, durant la dernière expédition, trafiqué les marchandises du gouvernement contre les fourrures des Indiens. Le capitaine Bernier commanda "l'Arctic" 14 mois, lors de l'expédition 1908-1909. L'équipement de l'Arctic à cette époque fut l'occasion d'un grave scandale et d'une enquête mais le capitaine Bernier fut exonéré. La présente enquête.

L'enquête a lieu sous l'empire de l'Acte des Enquêtes.

L'INCUBATION ARTIFICIELLE

Comme le nombre des éleveurs à l'aide de couveuses se multiplie, et que beaucoup d'entre eux désirent se renseigner sur la manière d'agir pour que cette méthode donne de bons résultats, nous consacrons aujourd'hui notre espace disponible à ce sujet.

Choix des oeufs. —Un oeuf bon à couver est le produit d'une poule saine, fécondée par un coq vigoureux. Il doit être frais, assez gros, et avoir une coquille épaisse, lisse et résistante. Voilà l'opinion de la plupart des éleveurs. Je crois devoir suggérer que l'on devrait s'attacher un peu moins à la forme extérieure et un peu plus au contour de l'oeuf, lequel doit provenir de bons reproducteurs et contenir tous les éléments nécessaires au parfait développement de l'embryon d'abord, et finalement produire un poussin plein de vigueur et de santé.

Exclusivement nourries de matières hydro-carbonées contenant aussi peu de graisses, telles que pâtées de son, de s[illegible]in, de patates, etc., les poules seraient entièrement privées de matières azotées et conséquemment leurs oeufs ne pourraient en fournir aux poussins, qui en ont absolument besoin pour tonifier leur chair, leur sang, leurs os, etc. De tels oeufs ne devraient sous aucun prétexte être mis dans un incubateur.

A défaut de matières azotées, l'embryon se développera sans doute, mais il sera trop faible pour éclore; il mourra au cours de l'incubation, dans la coquille, ou si le poussin arrive à maturité il ne tardera pas à mourir après deux ou trois jours.

Il importe donc d'assurer aux oeufs pour l'incubation des germes forts et vigoureux. On y arrivera en ne faisant usage que d'oeufs provenant de reproducteurs bien développés et exempts de maladie. On choisira de préférence des coqs de deux ans. Il est reconnu que ceux-ci, ayant atteint leur complet développement, transmettent à leurs descendants une constitution robuste.

Comment monter l'incubateur. —La première chose à faire, après avoir déballe la machine, est d'enlever tous les accessoires qui se trouvent à l'intérieur, et de lire la direction qui les accompagne. Ayant monté l'incubateur d'après ces instructions, on le place à l'endroit où on a l'intention de s'en servir pendant toute la durée de l'incubation. On a besoin de veiller à ce qu'il soit dans une position strictement horizontale et parfaitement d'aplomb.

Comment diriger l'incubation. —Lorsque vous allumez la lampe pour la première fois, et par la suite, chaque fois que le générateur de la chaleur se sera refroidi, il faudra règler la lampe de manière à ce que la flamme soit petite et reste telle, jusqu'à ce que le générateur soit chaud.

On ajuste l'incubateur en vissant ou en dévissant, suivant le cas, l'écrou dont il est muni à cet effet. On doit le règler de manière à ce que le thermomètre marque 100o Farht. Cette température étant atteinte, l'écrou sera vissé de telle sorte que le couvercle puisse se maintenir soulevé d'un huitième de pouce.

Les débutants feront bien de faire fonctionner leur machine à vide pendant un ou deux jours. Lorsqu'ils en comprendront le mécanisme, et qu'ils seront capables d'y maintenir une température constante, ils pourront alors lui confier les oeufs. Pendant qu'ils apprendront à conduire la température, ils pourront aussi, et avec avantage, s'habituer à manier les tiroirs aux oeufs.

Il est préférable de mettre les oeufs dans la machine, le matin; on aura ainsi toute la journée pour régler la température. Il faut avoir soin de s'assurer que les thermomètres soient en bon état, car la moindre irrégularité pourrait causer des pertes irréparables. On recommande les thermomètres vérifiés.

Manière de placer les oeufs dans le tiroir. — Les oeufs doivent être placés dans le tiroir dans leur position naturelle, c'est-à-dire sur le côté, et non pas le petit ou le gros bout en haut. —D'après M. M. Goujon, un auteur français, le gros bout doit être un peu relevé. Le germe ayant toujours une tendance à monter, la tête du poussin se formera dans ce gros bout et l'éclosion sera moins pénible.— Il n'est pas nécessaire de placer les oeufs en rang.

Régularisation de la température. — Dès que les oeufs seront placés dans la couveuse, le thermomètre descendra naturellement au-dessous du degré qu'il marquait. Cela est dû au fait que les oeufs sont froids. Il ne faut pas pour cela hausser la flamme de la lampe. Au contraire, il vaut souvent mieux la baisser de manière à obtenir graduellement vers le soir, une température de 95o à 99o.

Les cinq premiers jours, le thermomètre devra marquer 101o à 102o; les dix jours suivants 102o à 102 1-2o, et enfin 102 1-2o à 103o, jusqu'à ce que les oeufs commencent à "bêcher".

Pendant l'éclosion la température devra être de 103o à 104 1-2o mais aussitôt l'éclosion terminée on fera baisser le thermomètre jusqu'à 100o en ouvrant tous les ventilateurs, et même, s'il y a besoin, on entr'ouvrira la porte de la couveuse. Il serait bon d'ouvrir complètement cette porte deux ou trois fois, pendant quelques instants, pour habituer les poussins au changement de température et d'air. Si l'on agit ainsi, ils souffriront moins, lorsqu'on les transportera dans leur éleveuse.

Retournement des oeufs. — Après 24 heures d'incubation on retourne les oeufs une première fois, et ensuite on les retourne deux fois dans la journée, jusqu'au dix-neuvième jour, ou jusqu'à ce que l'on voit un oeuf de béché ou que l'on entende le cri d'un poussin.

Utilité de ce retournement. — Les densités de l'abulmine ne sont pas égales dans l'oeuf. Afin d'empêcher les différents liquides qui la composent de se séparer, et pour que l'embryon vive dans un milieu bien homogène, il est absolument nécessaire de retourner les oeufs.

Il faut en outre changer les oeufs de place, de manière à ramener ceux du centre du tiroir aux bords, et "vice-versa". Pour faire cette opération on retire les deux rangées d'oeufs du milieu du tiroir, et avec le plat de la main on fait rouler doucement les autres vers le centre du tiroir ainsi resté vide. On remet alors sur les bords du tiroir les oeufs qu'on avait précédemment enlevés du centre.

Il n'est pas nécessaire que chaque oeuf soit exactement tourné de moitié.

Il faut faire ce retournement des oeufs avec beaucoup de soin pendant les cinq ou six premiers jours. C'est le temps le plus critique pour l'embryon.

Si vous employez une machine à un seul tiroir, ayez soin de retourner ce tiroir chaque fois que vous le sortez de la couveuse. En d'autres termes, vous mettrez près de la porte le bout du tiroir qui était au fond de l'incubateur, et "vice-versa". Si vous opérez avec une machine à deux tiroirs, vous ferez aussi le retournement de ceux-ci et de plus vous devrez les changer de compartiment.

Une bonne pratique, qui ne demande pas beaucoup de travail, est de sortir les tiroirs de la machine une fois entre chaque retournement des oeufs et de passer la main sur ces derniers pour les faire bouger. En agissant ainsi on imitera davantage la poule couveuse qui, de temps à autre, remue ses oeufs avec ses ailes ou ses pattes. On profitera du moment où les tiroirs sont sortis pour le retournement des oeufs afin de les changer de position et de place. Inutile de dire que l'on touche aux oeufs.

Si la température de la chambre d'incubation n'est pas au-dessous de 60o, vous pouvez laisser la porte de la couveuse ouverte pendant le retournement des oeufs.

(La fin au prochain numéro).

L'ALCOOL ET LA DECHEANCE DE LA RACE

Nous n'insisterons pas sur cette incontestable et triste vérité: "L'alcool est un facteur de dégénérescence et de mort." Au point de vue purement médical, dit le docteur Schmidt, nous devons envisager l'alcool comme un poison redoutable, tueur de cellules vitales, producteur de vieillesse anticipée, facteur puissant de dégénérescence et de mort.

Au Congrès médical de Trois-Rivières, le docteur Sirois, de St-Ferdinand, disait:

"Les méfaits de l'alcoolisme s'accentue de jour en jour; qu'il ruine la santé, obscurcisse l'intelligence, affaiblisse la vitalité de la race, tout médecin le sait."

Au congrès international de médecine de Paris, en 1905, le docteur Huchard terminait un éloquent plaidoiyer par ces paroles:

"Tant que vous n'aurez pas réagi contre l'alcoolisme, vous n'aurez rien fait pour sauver la race."

L'exemple le plus palpable et le plus probant de l'action profondément désorganisante de l'alcool c'est son effet sur la tuberculose.

Nous nous arrêterons donc un instant sur cet intéressant sujet.

Le docteur Letulle a observé que, passé trente ans, l'alcool possède à son actif 90 p.c. des ouvriers parisiens atteints de phtisie pulmonaire.

Le docteur Jacquet rapporte spécialement que sur 170 phtisiques étudiés de près dans une série, à l'hôpital Lariboisière, 160 étaient des alcooliques.

L'inspecteur général de l'armée française, monsieur le docteur Kelsh, rapporte que le facteur essentiel de toutes les misères physiologiques, le perturbateur qui annihile tout effort, toute résistance, qui décime les rangs, pour peupler l'hôpital, le pourvoyeur de la cour martiale, c'est l'alcool.

M. Léopold Mabilleau, l'éminent sociologue, l'éloquent philanthrophe, après vingt années de patientes et savantes observations, écrit:

—"Les races si vaillantes et si généreuses du nord de la France, celles qui nous ont donné nos plus robustes travailleurs, nos meilleurs soldats, courent à la plus triste des déchéances par le poison alcoolique."

Le docteur Triboulet, directeur de l'hôpital de Belleville, nous dit dans son dernier rapport mensuel:

"Sur trente malades tuberculeux, âgés de 30 à 40 ans, alors que l'hérédité manque, au moins dans les deux tiers des cas, alors que nous ne pouvons relever que deux ou trois cas de contagion directe nous voyons la tuberculose spontanée évoluer grave, rapide, sans espoir, provoquée par l'alcoolisme.

N'abusons pas de la statistique, tout éloquente et tout instructive qu'elle est.

On voudra bien nous permettre ici une modeste observation personnelle, pour établir que chez nous comme chez les vieux peuples, nous avons notre question de l'alcoolisme.

Dans le cours de notre vie professionnelle, nous avons étudié un grand nombre de tuberculeux et, depuis quelques mois, nous avons fait une revue rétrospective de ces observations quotidiennes.

A l'exemple des illustres maîtres de la science française, et dans notre petite sphère d'expérimentation, nous avons fait des études sur 107 familles de tuberculeux. Quatre-vingt-sept de ces familles sont, par leur chef, alcooliques, ou descendants d'alcooliques.

Trente-cinq de ces familles appartiennent à la classe aisée du commerce et de l'industrie. Depuis 10 ans, ces 35 familles ont fourni 67 victimes à la tuberculose.

Trente-deux autres familles se recrutent chez les pauvres, chez les ouvriers des usines de notre district; dans le cours de ce même laps de 10 années, elle a vu 102 de leurs membres périr par la consomption.

-ndsloae'lxod.éflflâubert

Vingt de ces familles d'alcooliques tuberculeux vivent au grand air de la campagne, ce sont des cultivateurs; le chiffre de leur morts se monte à 27.

Enfin, sur ce chiffre de 107 familles de tuberculeux, 20 familles ne peuvent attribuer immédiatement leur maladie à l'alcool; chacune de ces familles a perdu un membre victime de la consomption.

Ces données concordent avec les conclusions du remarquable mémoire de monsieur le docteur de La Varennes. Après une enquête conduite avec une grande prudence et un véritable esprit scientique, l'auteur constate que, partout où l'alcoolisme s'étend, la tuberculose augmente dans la même proportion, et que tous les peuples qui ont l'énergie de combattre l'alcoolisme voient la tuberculose diminuer.

Des 186 victimes qui font le sujet de cette étude et dont la mort est imputable à l'alcool, 57 étaient des ivrognes invétérés; 27 étaient des alcooliques issus de pères ivrognes; 59 faisaient un usage plus ou moins considérable d'alcool. Les 43 autres ne buvaient pas d'alcool mais étaient descendants de pères et de grand'pères alcooliques.

Jaccoud, le créateur de la médecine expérimentale, a dit que la tuberculose est l'aboutissant de toutes les déchéances physiques.

Cette vérité incontestée éclaire d'un singulier éclat la thèse que nous voulons établir.

CHRONIQUE LOCALE

L'ASSOCIATION CATHOLIQUE D'ALBERTA.

Dimanche dernier, 28 avril, avait lieu à la salle de l'Ecole Séparée, une assemblée des catholiques d'Edmonton de nationalité française et anglaise.

Cette assemblée était convoquée dans le but de procéder à l'organisation d'une "Association Catholique d'Alberta" fondée sur le principe de celle qui existe actuellement au Manitoba.

L'assemblée était sous la présidence de M. J. H. Picard, M. G. J. Smyth fut nommé secrétaire provisoire.

Au nombre des orateurs qui prirent la parole furent MM. le juge Beck, Cormack, J. L. Côté et H. M. Martin.

Le but d'une semblable Association fut clairement défini; il consiste dans la revendication des droits des catholiques et dans la surveillance de l'éducation catholique.

Une deuxième réunion aura lieu tout prochainement. Les catholiques d'Edmonton semblent très en faveur de l'organisation d'une telle association. Le total des cotisations atteint déjà $2,000.

M. Edmond Lessard, de St-Odilon, comté de Beauce, était de passage à Edmonton la semaine dernière en route pour Imperial, Sask. M. Ed. Lessard se propose d'établir un magasin général dans ce nouveau centre d'avenir.

Melle Furois, soeur de Mme C. H. Bélanger, est repartie, mercredi dernier, pour la province de Québec après avoir passé plusieurs mois dans l'Ouest.

Dimanche soir, Melle Furois a été l'objet d'une charmante fête intime à l'occasion de son départ d'Edmonton où elle laisse un grand nombre d'amis.

M. et Mme René Lemarchand sont de retour à Edmonton après avoir passé l'hiver en France.

Ils sont revenus en compagnie de Mme R. Nicole.

M. et Mme Lemarchand et Mme Nicole ont effectué la traversée de l'Atlantique à bord du nouveau paquebot "France"; ils ont accompli le voyage de Paris à Edmonton en onze jours.

M. et Mme Poirier, de Vancouver, B. C., sont arrivés à Edmonton et sont descendus à l'hôtel Windsor.

Sont également descendus au Windsor, M. A. Gauthier, M. D. H. Bousquet et Melle F. E. Bousquet, venant des Etats-Unis.

MM. L. Michaud, J. Lafontaine et F. Côté, d'Athabasca Landing, sont de passage à Edmonton.

MM. J. Plourde, A. Morin et F. Gros, d'Artic Centre, R. I., sont arrivés à Edmonton dans le but de s'établir parmi nous.

LES NOUVEAUX DIRECTEURS DE L'EXPOSITION D'EDMONTON.

Au cours d'une assemblée récente des membres de l'Association de l'Exposition d'Edmonton, les officiers suivants ont été élus:

Patrons: l'hon. A. L. Sifton, et M. G. H. Bulyea, Lieutenant-Gouverneur.

Directeurs: Hon. Frank Oliver, Hon. Duncan Marshall, Hon. A. J. McLean, Hon. C. H. Mitchell, Hon. C. W. Cross, Hon. A. C. Rutherford, Hon. P. Ed. Lessard, MM. J. M. Douglas, G. S. Armstrong, A. G. Harrison, John Chalmers, H. M. Milton Martin, J. A. McDougall, R. Jennings, W. McAdams, John Howey, A. B. Watt, Geo. B. Fraser et W. S. Robertson.

Selon toute vraisemblance l'exposition sera inaugurée cette année par l'hon. Martin Burrell, ministre de l'Agriculture, à Ottawa.

LES DIRIGEABLES AU COMBAT.

Un correspondant du "Corriere de la Sera" mande de Tripoli une description du bombardement opéré du haut des airs, par deux dirigeables militaires italiens, des campements turco-arabes de Suani-Beni-Aden. Il rapporte d'abord la reconnaissance du terrain opérée par les aéroplanes et par une première sortie des dirigeables; puis le départ des deux vaisseaux aériens dont chacun emporte quatre hommes et la petite provision de projectibles au moyen desquels les aérostiers vont attaquer des milliers d'ennemis.

Les dirigeables sont disparus vers le sud, tout petits points qui emportent un si grand espoir. Du lointain parvient le bruit assourdi d'explosions. Les soldats tendent l'oreille. Ils se haussent sur la pointe des pieds comme s'ils allaient pouvoir pénétrer du regard plus au fond du désert. "On se bat!" se disent-ils l'un à l'autre, les yeux agrandis par l'anxiété de ce qui se passe par delà l'horizon.

Enfin voici les deux dirigeables. Ils grossissent. Ils approchent. Ils prennent terre. Les huit marins de l'air débarquent. Ils sont indemnes, gais et affamés. Une fois qu'ils ont satisfait leur appétit aiguisé par l'air des hauteurs, le correspondant du journal milanais recueille de l'un d'eux le récit suivant:

Vers 11 heures, ils aperçoivent des lignes verdâtres et des groupes de points sombres; ce sont les campements de Suani-Beni-Aden. La terre commence à s'animer. Des groupes d'Arabes quittent précipitamment leurs tentes et s'éparpillent. La fusillade commence. Le bruit en fut couvert par le ronflement des hélices; mais on voit les petits nuages de fumée paraître et se dissiper.

Les dirigeables n'en ont cure. Ils mettent le cap sur un premier groupe de 37 tentes disposées en carré régulier. Alors le désordre augmente. Les hommes courent en tous sens. La fusillade redouble. Quelques projectibles viennent mourir contre l'enveloppe du ballon et retombent sans y pénétrer.

Un demi millier de soldats turcs sont sortis du camp. Ils forment maintenant un cordon carré à l'entour et font des feux de salve au commandement que donnent par gestes trois bonhommes qui doivent être des officiers. De partout l'on fuit. Puis les fuyards s'arrêtent, des groupes se reforment, les décharges recommencent pressées.

Le P. 2 est au-dessus du campement. Il laisse tomber la première bombe qui tombe un peu en dehors. Les Turcs ne bougent pas et continuent de tirer. Alors, à intervalles mesurés, de 50 en 50 mètres, quatre nouvelles bombes sont jetées du P. 2. Elles tombent au milieu des tentes les abattent et les déchirent. Des hommes tombent. Le carré se rompt. On aperçoit à travers le nuage provoqué des hommes qui relèvent et emportent les morts.

Le dirigeable se dirige ensuite au-dessus du grand douar des tentes bédouines, puis découvre un autre campement turc et y laisse choir cinq nouvelles bombes qui abattent hommes et tentes.

Le "P. 3" suit toujours le "P. 2" qui traverse la "caravanière" et lance des bombes sur un troisième campement de 37 tentes puis sur un quatrième, de 20 tentes, que les éclaireurs n'avaient

Partout les projectiles tombent avec sûreté et causent des effets formidables. Tous les campements sont bouleversés, et comme volatilisés au milieu des tourbillons de fumée et de sable. Sur un rayon de deux kilomètres la terre fourmille d'hommes qui fuient et qui tirent. Des bandes de chameaux et de chevaux galopent ça et là, augmentent la confusion.

On peut estimer à 8,000 hommes la population militaire de Suani-Benni,Aden.

Mais voici qu'un cinquième campement apparait, proche du quatrième. Les dirigeables qui allaient s'éloigner se portent au-dessus de lui. Déjà les bombes sont prêtes et les mèches parées quand des hommes sortent enhâte de la tente centrale et étendent précipitamment cinq grands draps en forme de croix. C'est un campement hôpital. Les mèches sont retirées, les bombes replacées dans leur caisson. Les deux dirigeables virent et retournent à Tripoli. De l'un à l'autre un cri s'échange: "Viva l'Italia!"

